

# LECTURES

Nouvelle série — Vol. 8 — No 3

Montréal

## SOMMAIRE

*Editorial* ..... p. 66

\*

*Adjutor Rivard* ..... p. 67

\*

*La vie de Jésus de J. Steinmann* ..... p. 69

\*

*Structures et méthode dans la Somme théologique de S. Thomas d'Aquin de G. Lafont* ..... p. 71

\*

*Le Canada français* ..... p. 73

\*

*Notices bibliographiques* . p. 76

\*

*Courrier des lecteurs* ..... p. 91

\*

*Louis de Wobl* ..... p. 92

\*

*Quelques pensées d'un flâneur (Félix Leclerc)* ... p. 96



Félix LECLERC  
(voir à la page 96)

NOVEMBRE 1961



## Propos en marge de la Semaine du Livre pour la jeunesse

Il y a quelques années, un journal français publiait un article sur la presse enfantine, et il le coiffait du titre suivant: « une grande industrie et un grave problème ». Si l'on examine le marché des livres pour la jeunesse, on pourrait à bon droit écrire qu'en ce domaine aussi nous sommes en face d'« une grande industrie et d'un grave problème ». A quelle époque de l'histoire du monde a-t-on vu pulluler pareil à celui que nous connaissons en fait de livres pour la jeunesse? Il y en a des quantités et des quantités, sur tous les sujets, pour tous les âges, de tous les prix, en une variété infinie de présentations (livres-disques, livres-jeux, etc.). On a même sorti des livres avec disques gravés sur la couverture! (1) Il semble que, dans ce domaine, la fantaisie des éditeurs n'ait plus de bornes, ni non plus l'imagination des écrivains. Oui, le livre pour jeunes est une grande industrie.

Et il est aussi un grave problème. Parmi toute la richesse des étalages de livres pour jeunes, il faut faire un choix. A côté d'œuvres exquises, préparées avec soin par de véritables écrivains de la jeunesse, n'y en a-t-il pas d'autres bâclées par des tâcherons de la plume, en mal d'amasser des sous à peu de frais? Les textes savoureux, convenant parfaitement à la psychologie enfantine, voisinent souvent avec des histoires d'une insignifiance achevée qu'un habile éditeur dissimule parfois sous la somptuosité des illustrations. Non loin du livre tape-à-l'œil, il en est d'autres, plus discrets, mais de bien meilleure compagnie.

Il faut choisir parmi tout cela, mais à partir de quels critères? Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. On ne juge pas de la même façon le livre d'images, le bestiaire, le conte de fées, ou le roman d'aventures. On peut cependant affirmer d'une façon générale que deux éléments sont à examiner: le contenu et la forme. Le texte est-il de nature à ouvrir l'esprit de l'enfant, à lui donner des notions justes, à nourrir son imagination, à orienter droitement sa volonté? Que valent les connaissances humaines qu'il vulgarise? Quelle est l'attitude de l'écrivain en face des valeurs morales et religieuses? Quelle vision du monde transmet-il à l'enfant: est-ce celle d'un univers où la violence et la ruse seules réussissent, où la richesse et la beauté sont les seuls biens désirables, etc.? Le livre est-il d'inspiration chrétienne, catholique ou neutre? Comment le texte est-il présenté: le style est-il correct, le vocabulaire à la portée des jeunes lecteurs, le plan suffisamment logique et clair, la progression dramatique soutenu, les dialogues bien menés et assez abondants, les descriptions plutôt brèves, etc.? les illustrations sont-elles de bon goût, en accord avec le texte qu'elles prétendent servir, etc.? Autant de questions qu'il faut se poser lorsqu'il s'agit de choisir les livres pour les jeunes. Et lorsqu'il n'est pas possible de mener à loisir un tel examen, soit parce que le livre est trop volumineux, soit parce qu'il faut faire des achats massifs, on aurait avantage à consulter les revues bibliographiques ou à recourir aux conseils d'un bibliothécaire avisé. Dans un domaine où la pacotille peut s'introduire si facilement, on aurait tort de se fier uniquement à l'apparence des livres ou à la publicité qui les entoure pour décider de la nourriture à donner à l'esprit de nos jeunes.

R. LECLERC

(1) Quand on sait avec quel soin, il faut manier les disques, on se demande bien par quel sortilège on réussirait à tirer des sons convenables d'une matière si souvent gondolante et empoussiérée. Et quand on voit combien facilement l'aiguille d'un tourne-disque peut être irrémédiablement abîmée par une trame en mauvais état, on frémit à la pensée de ce qu'il adviendrait à l'aiguille qui aura tourné sur ce carton. Mais c'est là une autre histoire!

## ADJUTOR RIVARD



Avocat de grandes causes avant de devenir juge de grands procès, Adjutor Rivard fut d'abord un esprit extrêmement cultivé.

Nicolétain de naissance (Saint-Grégoire, 1868) et de formation (Nicolet, 1880-1888), issu de famille terrienne, il aura été l'un

des protagonistes, sinon le principal, de notre littérature du terroir. Cette forme, mi-léendaire mi-historique, prit en effet son essor surtout après la fondation, en 1902, de la Société du parler français, due à l'activité de Rivard. Il se lança dans cette voie, avec une réserve dans l'expression qui tamise l'intensité de l'émotion latente. *Chez nous* (1914) et *Chez nos gens* (1918), évoquent les scènes familières à son enfance. Ce sont les récits captivants devenus *Chez nous*, qui, semble-t-il, ont donné naissance à toute la littérature analogue qui suivit (cf. Harvey (J.-Charles): *Pages de critique*). Personne de ceux qui l'ont lue ne peut oublier par exemple cette description de « La maison condamnée » (= abandonnée) où, après un diptyque qui en oppose la misère actuelle à la prospérité passée, le récit se hausse jusqu'à une apostrophe lyrique à la terre désertée.

Le culte de la vie terrienne, Adjutor Rivard n'eut pas de peine à l'étendre à notre langage paysan. Encore plus que pour corriger les faiblesses de notre langue urbaine, c'est pour conserver ce trésor rural qu'il fonda, en 1902, avec son *alter ego* l'abbé Stanislas Lortie, la Société du parler français au Canada.

De ce corps méritant il fut l'âme dirigeante, de toutes sortes de façons.

C'est à son instigation d'abord qu'elle s'exprima en un *Bulletin* dont les 18 volumes (1902-1920) regorgent de ses écrits. On retrouve dans ceux-ci non seulement le linguiste passionné pour notre langue populaire, mais le critique soucieux de créer chez nous une littérature de premier ordre.

Sous son influence encore jaillit l'idée du premier Congrès de la langue française tenu à Québec en 1912. Sans oublier l'admirable discours qu'y prononça Etienne Lamy, de l'Académie française, soulignons deux faits: l'émerveillement de voir 10,000 auditeurs se passionner pendant dix jours pour une idée pure, celle du parler ancestral; le triomphe remporté par Rivard avec son *Toste à nos vieux mots* (Chartier: *Enseignement secondaire au Canada*, vol. VI, no 9, janvier 1927). Pour apprécier ce triomphe, il faut avoir entendu Rivard marteler ce jour-là, de sa voix métallique aux sonorités si musicales, cette période qui est l'un des joyaux de notre prose parce qu'elle attribue aux termes qu'ils emploient le caractère même des provinciaux de France: « Mots du mol Anjou, qui *peignent toute chose en rose...*, ce sont ces mots qui », etc.

Toujours à l'inspiration de Rivard, on organisa alors l'enquête monumentale qui devait aboutir au *Glossaire du parler français au Canada* (1930). Il faut avoir compulsé les feuillets remis aux collaborateurs, avoir participé aux recherches et aux réponses, pour apprécier la richesse de cet instrument de travail.

Comme pour le *Dictionnaire Tanguay*, on pourra y ajouter, le compléter; à la différence de celui-ci, on n'aura guère à y corriger.

Comme s'il avait voulu synthétiser toutes ses acquisitions de douze années (1902-1914) sur notre langage ancestral, Rivard publiait enfin ses *Etudes sur les parlars de France au Canada* (1914). Elles joignent, à la clarté et à l'élégance de l'expression, la sûreté d'une science philologique puisée aux sources les meilleures. On n'a encore rien changé à sa définition si précise et si complète du parler franco-canadien (p. 40). Même, dans *Le français des Canadiens est-il un patois?* (Québec, 1936), le professeur poitevin Ernest Martin, un descendant d'Acadiens établis en France, n'a fait que la confirmer, comme il a confirmé toutes les autres assertions de Rivard (cf. Ernest Marceau, *Revue canadienne*, 1935).

Cette passion de Rivard pour notre parler populaire remontait très haut. Tout jeune avocat à Chicoutimi, il n'avait pas tardé à éveiller l'attention de l'Université Laval de Québec. Celle-ci lui avait confié sa chaire de diction, autrefois illustrée par Mgr Hamel. Rivard condensa ses cours sur le sujet dans un *Manuel de la parole* (1901) où il pourchassait les malformations que notre paresse, notre ignorance ou notre indifférence faisaient subir à notre langage courant.

En sa qualité de phonéticien, il revenait à Rivard d'exercer les élèves du Séminaire en vue des représentations théâtrales. Un fait dont nous fûmes témoin en l'une de ces occasions révèle la qualité de l'amitié qui unissait Rivard et l'abbé Lortie. Lors d'une préparation de *Bérénice*, Rivard avait pris ce dernier comme juge de son interprétation. Après avoir entendu l'interprète de Titus, dans le dialogue en trois strophes qui dresse la reine de Bithynie contre l'empereur de Rome, l'abbé Lortie suggéra à son ami de faire modifier le ton de l'acteur, dans tel sens qu'il lui indiqua en mimant lui-même la scène. Rivard ne dit mot. Mais quelle ne fut pas la surprise de l'abbé d'entendre l'acteur, le lendemain soir, corriger le ton qu'avait indiqué Rivard et adopter le sien exactement! Suivit ce dialogue entre les deux amis: « Mon cher Rivard, je ne te comprends pas! Il suffit qu'un ignorant comme moi te fasse une observation pour que tu délaisses aussitôt ton interprétation de professionnel. Ne crois-tu pas que tu t'es fourvoyé sous le coup peut-être de l'amitié? » La réponse de Rivard vint du tac au tac: « Mon

cher Lortie, voyons qui est le plus fûté de nous. Puisque tu n'avais pas compris mon interprétation, toi, l'esprit le plus intelligent de Québec, j'ai jugé que le public la comprendrait encore moins. Dès lors, je n'avais qu'une ressource: à mon interprétation peut-être acceptable en soi substituer la tienne qui avait chance d'agréer au public. Qui de nous deux est le plus fin? » Voilà comment se traitaient ces *Arcades ambo!*

Il faut, en terminant, exprimer un regret. Nous l'avons dit plus haut: autant qu'un organe de linguistique, Rivard avait fait, du *Bulletin* de sa Société, une revue d'histoire et de critique littéraires. Une thèse de doctorat, soutenue à l'Université d'Ottawa, a décrit l'activité de Rivard dans ce dernier domaine (Frère Léo, S.-C.: *Adjutor Rivard critique littéraire*, 1950). Malheureusement, la plupart de ses savoureuses études ne sont pas encore, à part celle qu'il consacra à *Napoléon Legendre* (1910), sorties du *Bulletin du parler français*. Puisse une main pieuse les en tirer un jour, pour les offrir à nos futurs écrivains en modèles de vrai savoir et d'impeccable goût! Pourquoi cette main ne serait-elle pas celle de son fils, son orgueil, l'ancien ministre et le juge actuel, l'honorable Antoine Rivard?

\*  
\* \*

*ŒUVRES.* — *L'art de dire*: traité de lecture et de récitation. Québec, Typographie de H. Chassé, 1898. 275p. — *Manuel de la parole*. Québec, J.P. Garneau, 1901. VI-303p. 19.5cm. — *Chez nous*. Québec, l'Action sociale catholique, 1914. 145p. 18cm. — *Etudes sur les parlars de France au Canada*. Québec, Garneau, 1914. 280p. — *Chez nos gens*. Québec, Editions de l'Action sociale catholique, 1918. 135p. — *Contes et propos divers*. Québec, Garneau, 1944. 246p. 20.5cm.

\*  
\* \*

*SOURCE A CONSULTER.* — CHARTIER (Abbé Emile), *Rapport de la sous-section philologique*. Dans *Premier congrès de la Langue française au Canada*. Québec, 24-30 juin 1912. Compte rendu. Québec, Imprimerie de l'Action Sociale Limitée, 1913. P. 495-509.

Emile CHARTIER, p.d.

**D**  
**D**  
**DIALOGUE AVEC**  
**LES LIVRES D'HIER ET**  
**D'AUJOURD'HUI**

Propos  
sur un ouvrage  
à l'Index

*La vie de Jésus* de J. Steinmann

G.-M. BERTRAND, c.s.c.

*La Vie de Jésus*, publiée par l'abbé Jean Steinmann au Club des Libraires de France, a été mise à l'Index par un décret du Saint-Office (14-16 juin 1961). Quelques explications seront utiles à ce sujet.

Un chroniqueur a écrit dans *Les Etudes* (sept. 1961, p. 258): « Ce qui est surtout reproché à M. Steinmann, c'est d'avoir passé sous silence toutes les données des textes évangéliques sur l'enfance du Christ, semblant par là impliquer que ces données sont simplement mythiques. » Cette phrase nous paraît injuste envers le Saint-Office.

Il est sûr que l'omission des récits de l'enfance, dans une telle *Vie de Jésus*, est très significative. Si on l'envisage en fonction de l'esprit manifesté par tout le volume (et surtout par la postface), et aussi en regard de certains autres exemples analogues donnés par cet auteur (v.g. l'explication de l'omission des chapitres XL à XLVI dans son livre sur *Le Prophète Isaïe*, Ed. du Cerf, 1950, pp. 7-8), cette omission a été justement relevée par la censure. Mais s'il ne s'agissait que de cela !

Le grief principal est la saveur moderniste de tout l'ouvrage et la tendance à laisser dans l'ombre la divinité du Christ, comme l'a souligné la recension de *l'Osservatore Romano* (Edition française, 14 juillet 1961, p. 6).

Avec ces découpages pseudo-scientifiques d'un arbitraire choquant, avec ces phrases à double sens, ces sous-entendus subtils, et ce fameux « style indirect », auxquels nous sommes habitués toute une partie de l'exégèse moderne, notre auteur poursuit la ma-

gnification « admirative » de la figure humaine du Christ en laissant s'estomper sa transcendance divine: voile jeté sur les miracles, explication des visions survenues à Jésus et aux apôtres comme des phénomènes plutôt subjectifs et intérieurs de pseudo-mystique, interprétation des affirmations de sa divinité par Jésus en espèces d'illuminations intérieures soudaines, équivoque au sujet du sens de la dernière Cène, du motif de la mort de Jésus et des apparitions du Christ ressuscité, etc.

*La Vie de Jésus* marque d'ailleurs pour nous un aboutissement qui est loin d'être une surprise. On se souvient de ce bizarre *Entretien de Pascal et du Père Richard Simon sur le sens de l'Écriture*, imaginé par notre auteur pour les besoins de sa cause, publié par *La Vie intellectuelle* (mars 1949, pp. 239-253), et reproduit en appendice à son dernier grand ouvrage sur *Richard Simon*. M. l'abbé Steinmann y émettait des idées peu acceptables sur le sens de l'Écriture Sainte. Quelques lecteurs ont alors protesté, y compris le P. Jean Daniélou, s.j. (cf. *Dieu vivant*, no 14, Editions du Seuil, 1949, pp. 75-94).

M. l'abbé Steinmann publiait ensuite dans *La Vie spirituelle* (mars 1951), un autre article assez curieux sur *l'Exode dans l'Ancien Testament* (no 360, pp. 229-240). Il y prenait occasion d'une analyse « critique » de l'Exode pour nous livrer un peu toutes ses idées sur l'Ancien Testament. L'explication hypercritique des faits et prophéties, de même que la façon brutale d'appliquer la méthode historique, étaient vraiment remarquables. Il y eut encore des protestations, et quelques-unes véhémentes.

La direction de *La Vie spirituelle* publia dans son numéro de juillet 1951 (pp. 33-35) une rétractation qui ne fut pas endossée par l'abbé Steinmann, mais qui avait été exigée par l'autorité ecclésiastique.

Cependant notre auteur poursuivait ses publications sur les livres historiques, prophétiques et sapientiaux de l'Ancien Testament. Ces écrits connaissaient un grand succès, mais ils étaient loin de satisfaire les exégètes sérieux, qui les trouvaient fragiles sur le plan scientifique et sujets à caution sur le plan doctrinal, parce qu'inspirés trop largement et trop aveuglément de la critique protestante. C'est ce que remarquait un autre spécialiste dans la revue des *Etudes* au sujet du volume sur *Le Prophète Ezéchiel et les débuts de l'Exil*:

*M. l'abbé Steinmann a déjà publié un Isaïe d'après Proksch et un Jérémie d'après Volz; il nous offre aujourd'hui un Ezéchiel d'après Bertholet. Cette trilogie forme le cœur d'une « Histoire du Prophétisme hébreu » dont les volumes se succèdent rapidement. A vrai dire, ce n'est pas là de l'histoire, mais un simple montage historique. La plupart des oracles des prophètes ne peuvent pas être datés avec cette précision, car les écrivains inspirés qui nous les ont transmis avaient un tout autre but que celui de satisfaire notre curiosité. Ici, Ezéchiel est déchiqueté selon une méthode critique pleine de fantaisie; jouant au puzzle avec les débris, on obtient une biographie du prophète qui peut paraître vrai-*

*semblable, mais qui ne peut pas même être qualifiée de probable en bonne méthode historique. (A. Lefèvre, Revue des livres, dans Etudes, mars 1954, pp. 400-401.)*

Le choix rapide, incomplet et arbitraire de ses matériaux, l'habitude d'affirmer comme des certitudes « scientifiques » les hypothèses les plus hasardeuses, le radicalisme outré de certains de ses jugements, étaient peu compatibles avec la tradition de l'exégèse catholique. Inutile de recenser les nombreux accrochages que cela lui valut.

Après avoir fait ces travaux sur l'exégèse de l'Ancien Testament, M. l'abbé Steinmann, maintenant, passe au Nouveau. Mais sa *Vie de Jésus* a été mal reçue par le Saint-Office. Malgré son grand talent littéraire, on ne peut suivre un auteur qui traite les Evangiles de cette façon.

C'est aussi ce que relevait le recenseur de l'*Osservatore Romano* (loc. cit.):

*Notables qualités de style et vivacité d'esprit, facilité de composition et vive fantaisie, variété dans l'intérêt et bonnes intentions ne suffisent évidemment pas pour faire un historien, et encore moins, un historien de Jésus... Ce Jésus aperçu à travers le prisme de la fantaisie et d'exégèses aventureuses est un Jésus tellement ramené dans des limites humaines, qu'aucun des évangélistes ne saurait le reconnaître.*

Cet excellent écrivain qu'est M. l'abbé Steinmann aurait sans doute pu nous donner mieux que cela.

— La plus vivante, sinon la plus belle des œuvres —

de LOUIS FRÉCHETTE

## MÉMOIRES INTIMES

« C'est l'appel silencieux de la poésie qui traverse certaines pages de ces « Mémoires » et leur donne une valeur sans égale dans son œuvre. » (Préface: M. Dassonville)

200 p. \$2.00 (par la poste \$2.10)

En vente partout et chez FIDES

# Structures et méthode dans la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin

présenté par O. MELANÇON, c.s.c.

Il est facile de discerner un renouveau dans la théologie contemporaine, renouveau qui se caractérise, d'une part, par la richesse des sources traditionnelles qui sont proposées à la réflexion chrétienne et, d'autre part, par la complexité des problèmes que suscitent la conjoncture historique du monde et la vitalité actuelle de l'Eglise. Le théologien peut donc se demander quelle méthode il convient d'adopter pour inventorier au mieux les ressources théologiques actuelles et pour les adapter aux contingences présentes de l'Eglise.

Ainsi, comme l'affirme justement l'auteur (1), « la méthode théologique qui nous est aujourd'hui nécessaire doit se situer dans le prolongement de tout l'effort de réflexion de la Tradition chrétienne; elle n'est pas à créer de toutes pièces. [...] Les théologiens du passé ont tracé une ligne de réflexion dont certains repères sont définitivement acquis et dont l'orientation est sûre pour tout problème nouveau. » (P. 10)

En conséquence, afin d'aider le théologien d'aujourd'hui à déterminer sa méthode, l'auteur a voulu explorer celle du Docteur angélique pour en recueillir une leçon de théologie pour notre temps. Il faut remarquer que saint Thomas « a vécu une période de grande effervescence intellectuelle et de transformations importantes dans les structures humaines et la vie de l'Eglise » (p. 10). Il a donc dû se plier aux exigences fondamentales de tout renouveau théologique, c'est-à-dire la fidélité aux sources traditionnelles et l'adaptation à la conjoncture culturelle de son époque.

Il a été amené à utiliser le matériel philosophique d'Aristote, et il s'est efforcé de donner, sur les points controversés de cette doctrine, l'interprétation la plus conforme aux données de la foi. Il a fait de la philosophie l'*ancilla theologiae*; il a eu recours aux efforts de la raison pour la mettre au service de la Sagesse de la foi.

De rares auteurs ont étudié l'économie interne de la Somme, c'est-à-dire ses structures et sa méthode, le mouvement de sa pensée, et conséquemment sa conformité à l'Ecriture Sainte et à la Tradition de même que son importance dans la vie de l'Eglise. L'auteur a donc voulu essayer de discerner les principaux thèmes, philosophiques et théologiques, qui semblent émerger de la Somme, tout en fournissant les raisons des options prises. Le véritable problème qu'il a tenté de résoudre est de savoir pourquoi le saint Docteur a donné à son œuvre telle armature synthétique plutôt qu'une autre.

Le Père Lafont se devait donc d'utiliser des méthodes de critique historique, littéraire et doctrinale analogues à celles que l'on emploie pour l'exégèse de l'Ecriture Sainte. Il ne vise pas le détail des vérités théologiques, mais la recherche des structures et des grands thèmes doctrinaux qui rythment la pensée du saint Docteur. Il est inévitable qu'une telle recherche technique soit souvent aride et ne soit jamais facile.

Quelques théologiens ont déjà proposé leur solution personnelle au problème étudié par le Père Lafont. Voici les principales d'entre elles.

Pour le Père Chenu, saint Thomas a eu recours au thème platonicien de l'émanation des créatures de Dieu et de leur retour vers Lui: *exitus et reditus*. Incidemment, signalons que le Père Gardeil a admirablement appliqué ce principe aux missions divines dans l'âme chrétienne, dans une étude parue dans *La Vie Spirituelle*, en 1932.

Par ailleurs, le Père Hayen croit que la Somme se divise en deux parties; la première englobe l'étude de Dieu, un et trine, ainsi que tous les effets créés par Dieu; la seconde considère l'humanité du Christ. Selon Per Erik Persson, par contre, c'est la relation à Dieu de tout le créé qui détermine la disposition de la Somme. Jusqu'ici, ces

trois études constituaient les recherches les plus sérieuses concernant la structure de la Somme.

Le Père Lafont croit, pour sa part, que les thèmes fondamentaux de la Somme sont la connaissance de Dieu et la bonté de Dieu, thèmes qui constitueraient le dernier mot du saint Docteur sur le sens de la connaissance religieuse. L'homme, en effet, aspire à connaître Dieu parce qu'il est bon, et c'est pourquoi la bonté de Dieu apparaît au premier plan dans l'ordre des connaissances théologiques: « Pour saint Thomas, écrit l'auteur, la bonté de Dieu se caractérise d'abord par sa transcendance, elle s'exprime ensuite en générosité créatrice, en communication de soi, en appel à une participation aussi complète que possible à sa richesse intérieure. En ce sens, toute la Révélation jaillit de la bonté de Dieu, et chacun de ses aspects, si divers, trouve une juste explication quand on le réfère à la bonté de Dieu; la théologie donc va être la réception et la méditation de la bonté de Dieu. » (P. 485)

La connaissance de Dieu et la bonté de Dieu, qui semblent être les thèmes fondamentaux de la Somme, expliquent pourquoi « il semble difficile de concevoir une théologie davantage liée à l'expérience spirituelle et à la vie mystique que celle de saint Thomas » (p. 485). D'ailleurs, les véritables disciples du saint Docteur ont toujours reconnu que sa théologie est tout entière traversée par une exigence mystique, qu'elle est pleine de prière même au niveau des textes les plus scientifiques. Dans leur apparente sécheresse, ces textes manifestent la haute contemplation du Docteur angélique et son cœur très pur qui voit presque Dieu.

Saint Thomas n'a pas lui-même écrit une théologie mystique, mais il en a donné les principes fondamentaux. Il est le Docteur par excellence de la théologie dogmatique et morale, mais surtout de la science spéculativement pratique de la contemplation et de l'union à Dieu, alors que saint Jean de la Croix est le principal Docteur de la science pratiquement pratique de la contemplation et de l'union à Dieu. Ces deux Docteurs de l'Eglise se complètent admirablement l'un l'autre. L'un explique et fait voir, l'autre guide et conduit; l'un est un démonstrateur de la sagesse, l'autre en est un praticien.

Saint Thomas a montré surtout ce qu'est l'essence ou la nature des vertus et des dons, il a déduit leurs propriétés et leurs mutuelles relations. Saint Jean de la Croix a décrit surtout leur progrès jusqu'à leur parfait épanouissement; il a exposé ces notions et ces principes tels qu'ils se trouvent appliqués dans le concret de la vie spirituelle parfaite, qui est simultanément foi vive, abandon et amour. A raison même de la différence des points de vue et des méthodes selon lesquelles elles ont été élaborées, ces deux doctrines s'éclairent mutuellement et se complètent. Nous pourrions résumer en disant que le premier est le docteur de la lumière, le second, le docteur de la nuit.

Ainsi, saint Thomas, en qui apparaît surtout le théologien, fut un grand mystique. Il excella entre

tous les théologiens par l'union des deux sagesse acquise et infuse, et il reçut d'une façon éminente, pour les exprimer, le charisme que saint Paul appelle *sermo sapientiae*. Et c'est pourquoi le Père Lafont a indiqué justement que les deux constantes de la méthode du Docteur angélique dans la Somme théologique sont la fidélité à la Révélation et la fidélité à l'intelligence (p. 493). Et il a raison de dire que « par ces deux constantes, il semble que le Docteur angélique trace tout un programme au théologien d'aujourd'hui » (p. 494).

(1) LAFONT (Ghislain), o.s.b.

*STRUCTURES ET METHODE DANS LA SOMME THEOLOGIQUE DE SAINT THOMAS D'AQUIN.* Ouvrage publié avec le concours du centre national de la recherche scientifique. [Bruges] Desclée de Brouwer [1961]. 512p. 21.5cm. (Coll. *Textes et études théologiques*) \$12.50 (frais de port en plus)

*Pour tous, mais spécialisé*

## Éducateurs et étudiants

*ont adopté*

*la collection*

# Classiques canadiens

*« Un instrument de travail et de culture unique pour qui veut se faire une opinion personnelle sur notre littérature et se pénétrer de la pensée de nos grands hommes. »*

Chaque fascicule comprend, outre de nombreux textes, une présentation de l'auteur et de son œuvre, une biographie, des annotations et une bibliographie.

**A ce jour, 21 titres parus**

Brébeuf	Paul Morin
Frontenac	Alain Grandbois
Marguerite Bourgeoys	Robert Choquette
Saint-Denys-Garneau	Charlevoix
Champlain	J.-B.-A. Ferland
Crémazie	Arthur Buies
Paul Le Jeune, s.j.	Fréchette
Thomas Chapais	Elisabeth Bégon
Nérée Beauchemin	Laure Conan
Jules Fournier	Lucien Rainier
Albert Lozeau	

**\$0.75 chacun (par la poste \$0.80)**

**Une édition Fides en vente partout**

# LE CANADA FRANÇAIS AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Un numéro spécial de *Recherches et Débats*



Paul-Emile ROY, c.s.c.

Il n'est pas facile de définir un peuple, de donner une vue globale des activités de cinq millions d'hommes et d'en dégager la signification. Une civilisation est toujours complexe et quoi qu'on puisse en dire, on a toujours l'impression d'avoir omis des aspects essentiels. Les préjugés guettent le penseur et risquent à tout moment de lui faire mal interpréter les faits. L'effort de synthèse doit se garder des généralisations hâtives, et il arrive qu'au moment le plus inattendu, il tombe dans le piège.

Pour ma part, autant ce genre de réflexion me séduit, autant je le redoute et en pèse les résultats avec scepticisme. Il serait intéressant de connaître la physiologie nationale que nous constituons, mais qui pourra nous la fournir ? La revue *Esprit* s'y était essayé, il y a quelques années, et l'on sait que plusieurs lecteurs avaient été fort déçus de cette enquête. *La Chronique sociale de France* posa ensuite la même démarche, ainsi que le *Mercur de France*. Ces travaux ont été utiles, mais je doute fort qu'ils rendent un compte précis de la réalité. La dernière livraison de *Recherches et Débats* a repris ce travail avec plus de succès, il me semble. Mais on pourrait discuter longuement plusieurs pages de ce recueil qui veut offrir au lecteur français une image de ce que nous sommes.

Fernand Dumont et Guy Rocher nous donnent d'abord une étude sociologique qui a le grand mérite de situer nos problèmes dans une perspective qui

les éclaire. Evidemment, ce n'est qu'une *Introduction à une sociologie du Canada français*, mais on peut voir déjà tout ce que cette science peut apporter pour nous aider à voir clair dans les mouvements actuels qui se partagent notre histoire. L'impression qui se dégage de cette étude, c'est que le Canada français est sur le point de sortir d'une époque où la confusion était grande. Une évolution se produit que nos penseurs pourront guider et mener à bonne fin.

Dans une deuxième partie, Roland Parenteau brosse un tableau rapide de l'essor économique du Canada. Il décrit le développement prodigieux de notre économie depuis la dernière guerre, souligne la précarité de notre prospérité et essaie de prévoir les problèmes que nous aurons à affronter dans les prochaines années.

L'article de Murray Ballantyne, un Canadien anglais converti au catholicisme, est des plus intéressants. Il nous rapporte comment un Canadien anglais qui a vécu dans le « Mille Carré » de Montréal voit les Canadiens français. L'auteur nous livre ses réflexions avec une simplicité et une impartialité vraiment anglo-saxonnes. Elevé dans une ville canadienne-française, mais coupé de toute relation avec cette cité, l'auteur s'ouvre peu à peu à la réalité canadienne-française. Il finit par comprendre ce peuple si différent du sien et si original dans ses attitudes politiques et culturelles. Sans voiler les défauts des Canadiens français et des Canadiens anglais, Ballantyne sait faire ressortir les qualités des deux groupes de culture et de langue différentes qui composent notre pays, et montre que l'avenir du Canada

aura tout à gagner, non à l'assimilation d'un groupe par l'autre, mais à l'union de ces deux groupes dans la compréhension et le respect mutuels.

Dans une étude sur les échanges culturels franco-canadiens depuis 1760, Claude Galarneau démontre que, contrairement à ce que l'on croit trop souvent, les relations entre le Canada et la France n'ont pas été interrompues depuis la conquête. Ces relations ont trop longtemps été à sens unique, mais elles n'ont pas moins existé.

La vie de l'Eglise est abordée avec beaucoup de nuances par l'abbé O'Neill. Dans une étude, trop brève à mon avis, il note les principales caractéristiques de notre catholicisme et les difficultés nouvelles auxquelles nous devons faire face. Cette dernière partie de ses réflexions pourrait servir à élaborer tout un plan de travail pour les penseurs de demain. L'abbé O'Neill est le seul des collaborateurs de cet ouvrage à avoir souligné les conformismes nouveaux, beaucoup moins louables que notre conformisme traditionnel, qui s'imposent au peuple canadien. Certains styles de vie nous envahissent qui menacent d'étouffer notre personnalité sans que nous nous en apercevions. Il souligne aussi la crise de la pensée que nous connaissons actuellement, et le sentiment d'incertitude et d'insécurité que l'on peut déceler chez nombre de laïcs et de prêtres. Réussirons-nous à surmonter les difficultés de l'heure ? L'auteur l'espère, à condition qu'augmente le nombre de ceux qui croient à un « christianisme empreint de lucidité et de dévotion à l'intelligence et qui, par des formules nouvelles, cherchent à rendre leur foi présente et active dans la conjoncture actuelle ».

Jean-Charles Falardeau étudie la physionomie du Canada français à travers sa littérature. Il brosse un tableau historique remarquable de la pensée canadienne. L'interprétation qu'il en donne pourrait faire l'objet de nombreuses discussions.

Cette série d'articles se termine par les considérations de Noël Lajoie sur l'avenir culturel du Canada. L'auteur nous signale à la fin qu'il a voulu éviter de tomber dans des considérations générales. « N'importe-t-il pas de prendre un problème avec toute sa gangue, de le considérer en termes concrets quand les données en sont concrètes ? » Beau principe, pourvu que l'on ne s'en prévale pas pour donner dans les généralisations équivoques et le parti-pris. Or, c'est justement la pierre d'achoppement de Noël Lajoie. Comme on est loin de la lucidité et de la pondération de Ballantyne. Tous les bobards et tous les sophismes à la mode y paraissent, cousus les uns aux autres avec le gros fil blanc d'une pensée complexée. Non pas que les problèmes qu'il soulève soient inventés, mais la réflexion qu'il porte sur eux est de la plus belle superficialité. Écoutez-le plutôt : « Aujourd'hui, ceux d'entre nous qui acceptent d'ouvrir les yeux sont d'abord saisis de vertige. Notre vie économique, à l'intérieur de la nation, est

presque négligeable. Notre vie politique depuis cinquante ans a fourni des exemples d'une parfaite gabegie ! Notre vie religieuse ? Un vide. En somme, c'est le règne effarant de la médiocrité. » Notre littérature ? nous n'en avons pas. Nous n'avons que deux exceptions à notre médiocrité : Nelligan et Saint-Denys Garneau. Encore avons-nous tendance à nous exagérer leur importance. « Parmi des milliers de volumes, deux recueils de poèmes surnagent. »

Et la chanson se poursuit sur un air connu. Heureusement que « chez nous, on commence à penser que notre organisation féodale n'est peut-être plus efficace ». Mais qu'allons-nous faire pour assurer l'avenir culturel du pays ? L'auteur ferait intervenir ce qu'il appellerait « une dialectique du désespoir ». Nous ne pouvons être assimilés par l'élément anglo-saxon. Nous ne pouvons non plus disparaître. « Ni la mort ni la fuite ne nous sont permises, nous sommes condamnés à vivre, à assumer notre propre destin. » Peut-être un jour connaissons-nous une véritable émancipation, « celle que d'autres pays jeunes, les Etats-Unis, la Russie ont acquise ». Devant des considérations aussi profondes et aussi réalistes, nous finissons par nous convaincre que l'auteur exagère quand il refuse d'admettre plus de deux exceptions à la médiocrité générale de la pensée au Canada français !

\* \* \*

Somme toute, ce recueil d'articles est très enrichissant, et contribuera à préciser la physionomie des Canadiens français aux yeux des lecteurs européens. Les problèmes que nous avons à affronter ne sont pas escamotés et la plupart des auteurs font preuve d'une grande perspicacité.

Malgré cela, quand je referme le livre et le pose sur son rayon, je ne peux me cacher une certaine insatisfaction, et même, une certaine déception. Quand j'avais entrepris la lecture de ces pages, je m'attendais à ce qu'on me parle un peu du passé évidemment. Je savais qu'on me parlerait du présent. J'espérais surtout qu'on me parlerait de ce qui bouge dans le présent, de ce qui est en train de se faire. Evidemment, l'abbé O'Neill l'a fait au point de vue religieux. Guy Rocher et Fernand Dumont l'ont fait au point de vue sociologique. D'autres l'ont fait à d'autres points de vue. Mais j'aurais souhaité pour ma part qu'on essaie de préciser les options que nous sommes actuellement appelés à poser, les tâches qui nous attendent au tournant de l'histoire où nous sommes arrivés. On peut formuler un tel désir sans accuser les auteurs du recueil. Cela signifie tout simplement que le recueil serait incomplet. Et cela serait vrai encore davantage s'il s'adressait à des Canadiens français.

Quand on fréquente en effet les journaux, les revues et les livres qui se publient actuellement chez nous, quand on écoute ce qui se dit à la télévision

ou dans des rencontres d'intellectuels, on a l'impression qu'il se dépense une quantité énorme d'encre, de salive et d'énergie créatrice pour des objectifs qui sont imprécis et souvent opposés. Tout cela donne l'impression qu'on ne sait pas exactement ce que l'on veut. Tous veulent faire preuve de générosité, de pénétration et d'agressivité, mais ces déclarations violentes, ces menaces tapageuses ressemblent étrangement bien souvent à l'attaque des moulins à vent par Don Quichotte. On critique, on démolit, on blâme à tort et à travers, on construit peu, on fait bien peu avancer l'histoire. On réussit tout au plus à la faire hésiter, à l'affoler, à brouiller son itinéraire. On souhaiterait que se lève un homme qui démêlerait l'écheveau de nos complexes et nous tracerait la route à suivre. Que n'a-t-on dit par exemple sur la théocratie du Québec, sans apporter les nuances nécessaires à l'élaboration subséquente d'un programme d'action réaliste ! Que d'élucubrations sur l'éducation qui ne peuvent qu'accentuer les malaises au lieu de les dissiper. Toujours évidemment on part de problèmes réels, indéniables, mais les jugements qu'on porte sur une situation de fait dépassent presque toujours les données de l'analyse préalable.

L'abbé O'Neill, en conclusion de son article, parle de lucidité et de dévotion à l'intelligence. C'est peut-être ce dont nous avons le besoin le plus pressant. Nos débats sont envenimés par la passion. Nos discussions ressemblent à des chicanes de village. Nous aimons peut-être trop la polémique et la revendication, avec le résultat que tout le monde se sent attaqué. Comment parler de l'éducation actuellement, pour celui qui en fait, sans avoir l'air de se défendre ? Comment être clerc sans passer pour clérical ? Comment tout simplement adhérer à une foi précise sans passer pour intolérant et dogmatique ? Nous habitons un pays étrange. Toutes les villes sont assiégées. De l'une à l'autre, on se parle par-dessus les fortifications. Le dialogue n'est pas facile ! Les partis divisent non seulement la politique mais la vie intellectuelle elle-même. La raideur et la brutalité se sont installées dans nos relations et rendent difficile le travail collectif dans la confiance et la compréhension mutuelle. Ce que nous avons à réapprendre, c'est de regarder une situation avec l'intelligence plutôt qu'avec le sentiment.

Le Père Daniélou écrivait en 1960 : « La fonction du philosophe dans la cité est immense. Il paraît le seul à ne pas s'en douter. » On pourrait peut-être dire la même chose de tout autre type d'intellectuel. L'intellectuel est celui qui fait profession de servir l'intelligence. Celui qui se met au service de la vérité dans le secteur où il a choisi de travailler. Nous avons droit d'attendre de lui qu'il fasse resplendir la vérité, qu'il nous la livre. Nous nous en remettons à lui pour qu'il nous aide à voir clair dans le monde où nous vivons. Nous avons confiance en lui. Nous comptons qu'il verra plus loin que nous et qu'il amènera les hommes à se comprendre et à s'aimer, en dissipant leurs préjugés et leurs aberrations.

Mais s'il nous déçoit, s'il s'imagine que nous ne sommes là que pour applaudir ses clowneries et ses petites colères, s'il se contente de déverser sa bile dans ses écrits, nous finirons par lui fausser compagnie. Après tout, un écrivain n'a pas besoin de lecteur pour monologuer !

Si certains intellectuels, comme ils s'en plaignent eux-mêmes, ne jouent pas toujours dans notre société le rôle qu'ils devraient jouer, s'ils n'obtiennent pas l'audience qu'ils souhaiteraient, c'est peut-être parce qu'ils s'intéressent plus à leurs idées personnelles qu'à la vérité. Ou plutôt, que leurs idées ne sont pas conformes à une recherche désintéressée de la vérité. C'est peut-être qu'ils n'apportent pas de lumière sur les problèmes que les citoyens doivent affronter, qu'ils voudraient nous nourrir de chimères. Peut-être sont-ils des défenseurs d'idéologies alors que nous attendons d'eux qu'ils soient tout simplement des témoins de la vérité.

Le Canada français est à un tournant de son histoire. Les pages publiées par *Recherches et Débats* le soulignent à plusieurs endroits. Pour bien prendre ce tournant, nous avons besoin de la contribution lucide de nos intellectuels. Ce sont eux qui peuvent éclairer la situation et définir les orientations à choisir. Ils s'acquitteront de leurs tâches s'ils peuvent surmonter quelques mouvements d'indignation et devenir des passionnés de vérité. Ce qui leur manque davantage, c'est peut-être un certain sens de l'humour. Le peuple canadien aime pourtant à rire de ses travers, à se moquer de ses défauts. Il est curieux que quand le fils du paysan ou de l'ouvrier accède au niveau de la culture, il ne peut plus sourire. Il lui faut fulminer, condamner, faire des déclarations solennelles. Il ne peut plus « s'amuser en travaillant ». S'il s'avise de rire, c'est pour céder à une ironie cinglante. Mais la plupart du temps, il juge de haut, il décrète, il porte des jugements péremptaires. Il est trop sérieux ! Il manque de naturel. On pourrait certes trouver, à l'origine de cette crispation, un manque de confiance en soi. Celui qui est en possession de ses moyens n'a pas besoin de s'emporter pour se faire entendre. Il s'attire notre adhésion par sa seule présence. Il ne nous parle pas du haut d'un piédestal. Il ne nous propose pas des idées qu'il serait allé chercher sur une autre planète. Il nous aide à découvrir la vérité de notre être. Il est présent à notre être. Espérons que nos intellectuels deviendront de plus en plus des hommes « présents » au Canada français.

(1) EN COLLABORATION

LE CANADA FRANÇAIS AUJOURD'HUI ET DEMAIN. Paris, Arthème Fayard [1961], 197p., 19.5cm. (Coll. *Recherches et débats*, no 34) \$1.60 (frais de port en plus)

Pour tous

# Notices bibliographiques

## Littérature canadienne

### Sciences sociales

JEAN XXIII (S.S.)

*MATER ET MAGISTRA.* Lettre encyclique de S.S. Jean XXIII. Traduction française de l'Imprimerie Polyglotte Vaticane, revue d'après le texte officiel latin publié dans l'*Osservatore Romano*. Montréal, Fides [1961]. 140p. 16cm. (Coll. *Alouette blanche*, no 3) \$0.50 (frais de port en plus)

*Pour tous*

On a accueilli, avec beaucoup d'éloges, la dernière encyclique de Sa Sainteté Jean XXIII sur la question sociale. Il reste maintenant à la mettre en pratique. « Une doctrine sociale ne doit pas seulement être proclamée, mais aussi traduite en termes concrets dans la réalité », remarque justement le Saint-Père dans les dernières pages de *Mater et Magistra*. Cela ne se fera certes pas du jour au lendemain. Ce serait trop beau si les patrons — quand ça ne serait que les seuls patrons chrétiens ! — se mettaient en frais d'associer les travailleurs à la gestion et aux revenus de leur entreprise, comme le conseille Jean XXIII, suivant en cela l'exemple de ses prédécesseurs. Ce serait trop beau aussi si tous les patrons chrétiens s'avisait un jour de poursuivre un autre idéal que d'accroître leurs profits en réduisant sans

merci la main-d'œuvre. Ce serait trop beau si tous les catholiques — sans égard au parti politique dont ils se réclament — appuyaient le gouvernement de leur pays quand celui-ci décide d'aider les pays sous-développés. Etc. Mais peut-être se trouvera-t-il, ici et là, quelques lopins de terre fertile, en état de recevoir la bonne semence de cette encyclique, et qui lui feront produire du cent pour un ? Cela aidera beaucoup à résoudre les problèmes sociaux qui se multiplient de jour en jour, et à mettre un frein à l'envahissement des doctrines subversives.

A tous les travailleurs sociaux, à tous les patrons dont le cœur n'est pas à jamais enfoui dans un coffre-fort et qui se soucient d'autre chose que de multiplier des bénéfices, la méditation de l'encyclique *Mater et Magistra* s'impose de toute nécessité. Présentée sous forme de livre de poche par Fides, et enrichie d'un index, elle est facile à lire et à consulter. Il faut signaler, en outre, que cette édition est une des rares qui soit complète de toutes celles qui ont été mises sur le marché canadien.

R.L.

Manifestation

du renouveau biblique

## LE CATÉCHISME BIBLIQUE

"La doctrine catholique y résonne à nouveau comme la Bonne Nouvelle et le Christ revient au cœur même de la prédication chrétienne." (R. P. Jungmann).

400 p. \$1.50 (par la poste \$1.60)

En vente partout et chez FIDES

## Education

SAINT-LOUIS (Jean), ptre  
DAOUST (Aurèle)

*ECOLE ET VIE. Activités dirigées.* Montréal, Centre de psychologie et de pédagogie [1960]. <III-453p. ill. 22.5cm. Relié.

*Pour jeunes et adolescents*

*Ecole et vie* est un manuel pratique des activités dirigées, à l'usage des élèves du secondaire, pour les aider à se préparer à la vie par un fructueux emploi des loisirs, par l'acquisition de connaissances pratiques, bref, par l'apprentissage de l'action librement choisie et menée à bonne fin.

La journée de travail d'un étudiant du cours secondaire comporte des périodes de cours et d'étude qui les forment à l'art de penser; elle comporte aussi une période consacrée aux activités dirigées, où l'étudiant s'initie à agir, à prendre un contact vivant avec les notions, les procédés et les techniques de diverses occupations de son choix. Les auteurs définissent ainsi les activités dirigées: « un ensemble d'occupations orientées vers l'action, choisies librement par l'étudiant, sous la surveillance des autorités scolaires, en vue de s'initier à bien vivre et à utiliser sainement ses heures de loisirs » (p. XI).

L'ouvrage se divise en deux parties d'inégale étendue. La première, qui est plutôt une partie préliminaire, condensée en une vingtaine de pages, expose, en bonne pédagogie française, les *objectifs des activités dirigées*, c'est-à-dire les raisons qui prônent la participation personnelle aux activités dirigées: par exemple, la manière d'arriver au sain emploi des loisirs, la conquête de la vraie liberté, de la maîtrise de soi, l'apprentissage de l'action pour le développement de la personnalité.

La seconde partie comprend le reste du volume: tout orientée vers la pratique, elle porte sur l'apprentissage méthodique des différentes activités qui peuvent intéresser un étudiant du secondaire

(années 8-11). Les auteurs répartissent ainsi leur matière: les associations d'apostolat (liturgie, J.E.C., sociétés mariales, Tiers-Ordre, etc.); les activités de culture intellectuelle concernant la littérature, l'histoire, la géographie, les sciences naturelles, les techniques de diffusion (ciné-clubs, etc.); les activités de formation morale: caisse d'économie scolaire, scoutisme, guidisme; les activités de culture artistique: initiation à la musique, chorale, art dramatique, dessin, modelage, etc.; les activités d'éducation physique: gymnastique, sport, jeux d'équipe; les activités manuelles, v.g. travail du bois ou du cuir; enfin les ouvrages féminins.

Sur chacune de ces activités les auteurs fournissent les données essentielles ainsi qu'une bonne bibliographie adaptée à l'élève.

*Ecole et vie* est un livre bien pensé, bien ordonné, bien documenté et abondamment illustré; son style simple et clair est à la portée des étudiants. *Ecole et vie* est un manuel pratique qui colle à la réalité; il a réussi à être succinctement complet, clair et compétent dans un sujet aussi vaste. Cet ouvrage arrive à son heure, à une époque où l'automation multiple les loisirs, où l'homme maîtrise les forces de la nature; dès lors, l'homme doit davantage apprendre à se maîtriser soi-même, à mieux exploiter toutes les ressources susceptibles d'épanouir sa personnalité.

*Ecole et vie* sera pour les jeunes, garçons et filles, un guide indispensable; pour les éducateurs et les parents, un livre très précieux.

Romain LEGARE, o.f.m.

## Littérature

PETRIN (Léa)

*TUEZ LE TRADUCTEUR.*  
*Essai humoristique.* Montréal,  
Déom [1961]. 211p. 19.5cm  
\$2.50 (frais de port en plus)

*Pour adultes*

En mai 1961, le Prix Cornélius

Déom de l'Humour canadien, fondé par la librairie Déom de Montréal, fut décerné à Mlle Léa Pétrin, journaliste de Québec. Ce prix de l'Humour, qui consiste en une somme de mille dollars, a été décerné pour la première fois cette année; il le sera désormais, tous les ans, au début de mai.

*Tuez le traducteur* est le premier ouvrage de l'auteur. Le titre a sans doute été inspiré par un film de François Truffaut, *Tirez sur le pianiste*. L'auteur décrit de façon très satirique les difficultés d'un homme d'affaires aux prises avec la publicité. Le héros est un industriel vaniteux qui confond culture, syntaxe, tableaux et Bégonie (sa femme qui est fille du doyen de la Faculté des Lettres d'une université). « Pour relever le niveau culturel de son personnel et contribuer à l'effort provincial », il décide de lancer dans ses établissements une grande campagne de re-francisation. Payant d'exemple, il change même son nom Talbot en Talbeau. Le but véritable de cette campagne, c'est de trouver une occasion favorable pour lancer son dernier produit, un tableau d'école, « le tableau Talbeau », et obtenir un « contrat du département des écoles publiques » (p. 32) en même temps que les bonnes grâces de gens de lettres auxquels il est allié par sa femme. Pour mener à bien cette cause du français, cette cause de la culture, il a besoin d'un traducteur de tout premier ordre. Il en a déjà un dans sa maison qui remplit ce poste depuis trente-cinq ans, à un mince salaire. Mais à la suite d'une altercation concernant la traduction d'un mot clef, l'intraitable industriel congédie son vieux traducteur. Pour remplacer ce traducteur qui n'avait vécu que pour l'amour de son travail, pour « la poursuite du mot juste » (p. 48), défille devant le patron une parade d'excentriques candidats en une sorte de parodie des cabotins de la re-francisation.

Ce livre semble avoir été écrit dans la joie de la création littéraire, comme en témoignent l'intrigue et quelques heureuses trouvailles d'expressions humoristiques:

« tableau Talbeau », « Société du Français français », « Office français du Français français »; il respire l'entrain, la bonne humeur; il dénote un sens de l'humour, un juste dosage des situations comiques, une peinture de caractères originaux; il sait conduire un dialogue naturel, croustillant d'intérêt et de malice.

Bref, *Tuez le traducteur* est un livre plaisant et bien écrit qui a bien mérité le prix de l'Humour canadien 1961.

Romain LEGARE, o.f.m.

\*\*\*\*\*

THERIAULT (Yves)

*CUL-DE-SAC*. Roman. Québec, Institut littéraire [1961]. 223p. 19.5cm. \$2.50 (frais de port en plus)

*Appelle des réserves*

Yves Thériault est un de nos meilleurs romanciers. S'il était né aux Etats-Unis ou en France, ses œuvres connaîtraient certes un rayonnement international! Ses personnages ont une psychologie fine et pénétrante. Sa sensibilité est très moderne, tout imprégnée des préoccupations qui agitent le monde d'aujourd'hui.

Victor Debreux, le personnage principal qu'il met en scène dans *Cul-de-sac*, est un ingénieur. Issu d'une famille bigote et fermée, il ne connaît pas l'affection des siens. On ne lui a pas appris à penser par lui-même, encore moins à se donner. De sorte qu'il saura trop tard que la joie n'est que dans l'amour et le dévouement. Ses parents lui font poursuivre des études universitaires et il devient ingénieur. C'est un homme honnête, consciencieux mais au fond, malheureux, sans le savoir. Un ivrogne lui fait un jour prendre conscience de son vide intérieur et il en est tout bouleversé. Une jeune fille, Fabienne, lui révèle le vrai sens de la vie, mais elle meurt, et il ne peut supporter le coup. Il sombre dans l'alcoolisme et ne sera plus désormais qu'une loque humaine, incapable de se ressaisir. Finalement il tombe au fond d'une crevasse, se brise les membres et devient la proie d'un épervier.

Un compagnon le retrouve et le fait échapper à la mort de justesse. On le revoit à l'hôpital ou on a dû lui amputer une jambe. Il ne lui reste que quelques mois à vivre car on lui a découvert un cancer au foie. Le malheureux glisse dans le désespoir et l'auteur l'abandonne à la porte d'un bar.

Il y aurait beaucoup à dire sur la psychologie de Victor Debreux qui est étudiée de main de maître. Non pas que l'auteur fasse des découvertes sensationnelles. Il reprend au contraire bon nombre de thèmes qui ont été maintes fois étudiés par



Yves THERIAULT

notre littérature: le pharisaïsme de certains milieux bourgeois, conception étroite de la liberté, morale centrée sur la peur morbide de l'impureté en même temps qu'insouciance des exigences les plus élémentaires de la justice, honneur familial à sauvegarder au détriment de la charité, etc. On pourrait même dire que l'auteur ressasse un bon nombre de lieux communs, mais il le fait avec sobriété, et par la bouche de son personnage. De sorte que Victor Debreux est tout autant qu'un type canadien-français, un type d'intellectuel analysant le cas canadien-français avec une lucidité amère et un parti-pris de récrimination. Il est ce que les psychologues appellent un frustré. Il ne peut plus regarder la réalité avec impartialité. Il s'excuse en rendant les autres responsables de ses propres échecs. Il reproche à ses parents de ne pas lui

avoir appris le sens de la générosité et il a raison pour une bonne part. Mais il semble croire que l'erreur de ses parents l'excuse de ses propres déboires, et l'autorise à satisfaire ses penchants à l'alcoolisme. L'auteur se garde de juger son personnage. Il le laisse parler, il l'écoute patiemment. Au lecteur de se débrouiller avec Victor Debreux, de lui poser toutes les questions qu'il voudra, de peser ses jugements, de discuter sa philosophie de la vie. Le personnage de Fabienne n'est pas moins séduisant, même s'il est beaucoup plus effacé, comme l'exige l'action romanesque.

L'intensité dramatique du récit tient pour une bonne part à ce que l'action progresse sur deux plans à la fois. Dès les premières pages du roman, nous trouvons Victor Debreux au fond de la crevasse. Nous refaisons en même temps, avec lui, le périple de sa vie antérieure, depuis son enfance jusqu'au moment de l'accident. Cette double chronologie rappelle un procédé déjà utilisé par Claude Jasmin dans *Et puis tout est silence*. Elle a pour effet de faire avancer l'action psychologique sur deux plans chronologiques qui convergent vers un même point où elle rebondit et se précipite vers son dénouement.

Paul-Emile ROY

N.D.L.R. La conduite amoralisée des principaux personnages de ce roman justifie la cote que nous lui donnons.

\*\*\*\*\*

THERIO (Adrien)

*MES BEAUX MEURTRES*. Nouvelles. [Montréal] Le Cercle du Livre de France. [1961]. 185p. 20.5cm. \$1.50 (frais de port en plus)

*Appelle des réserves*

Cet ouvrage réunit cinq nouvelles mettant en vedette des meurtriers. Comment, petit à petit, se forge l'âme d'un meurtrier parce que, chaque jour, des années durant, les brindilles s'ajoutent aux brindilles pour alimenter en soi le brasier dévorant de la haine. Comment aussi, on peut bêtement devenir un assassin, simplement parce qu'à force de supporter les irréductibles et agaçantes manies d'autrui, les nerfs finissent par flancher

comme la corde sur laquelle s'exerce sans fin une impitoyable scie. Comment enfin on peut être acculé au meurtre sous la pression de circonstances dont le tragique quiproquo nous enserme dans un cercle infernal. C'est tout cela qu'illustre, avec un bonheur pas toujours égal, les cinq nouvelles de *Mes beaux meurtres*.

Ces récits dénotent un certain talent dans la narration. Ils sont, dans l'ensemble, d'une psychologie assez plausible. Ici et là nous réjouissent quelques touches discrètes d'un humour de bon aloi.

Les meurtriers et les fous semblent avoir la cote d'amour chez un certain nombre de nos écrivains. Y a-t-il lieu d'en être inquiet? Quoi qu'il en soit, à lire un ouvrage comme *Mes beaux meurtres*, on a l'impression d'assister à des jeux gratuits de l'esprit sur un sujet plutôt macabre. Et, le livre refermé, on se demande si l'on n'y a pas perdu son temps.

R. LECLERC

\*\*\*\*\*  
SAINT-ONGE (Paule)

*CE QU'IL FAUT DE REGRETS*. Roman. [Montréal] Le Cercle du Livre de France [1961]. 159p. 20.5cm. \$2.00 (frais de port en plus)

*Appelle des réserves*

C'est une histoire assez banale que nous raconte Paule Saint-Onge. Un foyer, vieux de quatorze ans, vivait heureux jusqu'au jour où Marc, le mari, s'éprend d'une autre femme, Sylvia. Comme le couple vit sous le régime de la confiance mutuelle et de la totale franchise, Marc met sa femme dans la confiance. Il promet que l'histoire sera sans lendemain et Isabelle essaie de faire bravement face à la musique. Mais le bonheur déserte peu à peu le foyer. Marc s'en absente sous mille et un prétextes. Sa femme, qui est enceinte d'un cinquième enfant, après avoir tenté maladroitement d'être à la hauteur de la situation, glisse de l'inquiétude à l'angoisse, puis au découragement. Et le jour où Marc, guéri de son fugace amour, veut retrouver la confiance d'Isabelle et refaire le bonheur de leur foyer, il n'y trouve

plus qu'une femme défiante et morose, dont le chagrin a miné les forces physiques et morales. Péniblement, ils essaieront tous les deux de rebâtir leur foyer qui menaçait ruine. Y réussiront-ils? Le livre se clôt sur cette interrogation.

D'une histoire banale, Paule Saint-Onge a tiré un roman sans prétention, mais qui se lit avec agrément.

Sans être écrit dans une optique chrétienne — les époux n'ont que des moyens humains pour affronter l'épreuve, et ils envisagent même la séparation —, ce roman plaide cependant, à sa façon, en faveur de la stabilité du foyer et de la fidélité conjugale parce qu'il montre comment la légèreté d'un mari peut compromettre sérieusement le bonheur d'une famille.

R. LECLERC

## Publications récentes

dans la collection Alouette (format de poche)

### « Alouette bleue »

Nouveautés:

- no 8 — Les brèves années, par Adrien Thério.
- no 9 — Le mystère des trois roches, par André Ber. 216p. \$0.75 (par la poste \$0.80)
- no 10 — Les Anciens Canadiens, par Philippe Aubert de Gaspé. 356p. \$1.00 (par la poste \$1.10)

Déjà parus:

- no 1 — Menaud, maître-draveur, par F.-A. Savard.
- no 2 — Pieds nus dans l'aube, par Félix Leclerc.
- no 3 — Nord-Sud, par Léo-Paul Desrosiers.
- no 4 — Moi, mes souliers, par Félix Leclerc.
- no 5 — La perle au fond du gouffre, par Eugène Nadeau. 288p. \$1.00 (par la poste \$1.10)
- no 6 — Marie-Louise des Champs, par Pierre de Grandpré.
- no 7 — Les jours sont longs, par Harry Bernard. Chacun: 216p. \$0.75 (par la poste \$0.80)

### « Alouette des Jeunes »

Nouveauté:

- no 9 — Le beau risque, par François Hertel. 216p. \$0.50 (par la poste \$0.55)

Déjà parus:

- no 1 — Prisonniers des cavernes, par Guy Boulizon.
- no 2 — Les habits rouges, par Robert de Roquebrune.
- no 3 — Les deux éclaireurs de l'Ohio, par Albert Merglen.
- no 4 — Les égarés de la Louisiane, par G. Cerbelaud-Salagnac.
- no 5 — Le parchemin de la reine, par Pierre Fuval.
- no 6 — Le serment du petit chanteur, par Pierre Fuval.
- no 7 — Vénus, via Atlantide, par Guy Bouchard.
- no 8 — L'année de Carillon, par Georges Cerbelaud-Salagnac. Chacun: 144p. \$0.50 (par la poste \$0.55)



MONTREAL  
25 est, rue Saint-Jacques  
UN. 1-9621

RIMOUSKI — RIVIERE-DU-LOUP  
AMQUI — THETFORD  
EDMONTON — ST-BONIFACE

# Littérature étrangère

## Religion

MATT (Léonard von)

*HISTOIRE DES CONCILES PAR L'IMAGE.* Photographies de Léonard von Matt. Texte par Burkhart Schneider, s.j. Traduction française par Roger Tandonnet, s.j. [Bruges] Desclée de Brouwer [1961]. 64p. ill. 28.5cm. Relié.

Pour tous

Pour bien comprendre les problèmes actuels qui se posent dans la vie de l'Eglise, à l'approche du II<sup>e</sup> Concile du Vatican convoqué par S.S. Jean XXIII, il est nécessaire que soient connues les décisions prises par les vingt premiers conciles. C'est à cette fin que l'excellent photographe Léonard von Matt et le révérend Père Schneider ont conjugué leurs efforts et qu'ils ont préparé le présent dossier iconographique et documentaire sur les conciles.

Les nombreuses photos, soigneusement choisies et parfaitement reproduites en héliographe, permettent de replacer dans son contexte historique chacun des conciles. Ces lignes de faite de l'histoire de l'Eglise sont analysées d'une façon concise mais très judicieuse, par le texte du Père Schneider.

La perfection et l'actualité de cet album illustré lui assurent déjà un accueil très favorable.

Ovila MELANÇON, c.s.c.

ROUSTANG (François), s.j.

*JESUITES DE LA NOUVELLE-FRANCE.* Textes choisis et présentés par François Roustang, s.j. [Bruges] Desclée de Brouwer [1961]. 351p. 20cm. (Coll. *Christus*, no 6).

Pour tous

Le Père François Roustang, de la Compagnie de Jésus, vient de

publier dans la Collection *Christus* un précieux recueil de textes mettant en vedette huit de nos grands missionnaires jésuites du XVII<sup>e</sup> siècle: les Pères Le Jeune, Massé, Brébeuf, Chastellain, Jogues, Garnier, Chabanel et Chaumonot. Le Père Roustang, qui est certes un érudit, un merveilleux styliste, et un religieux que le mysticisme ignatien rend attentif à ses diverses manifestations, nous explique lui-même ce qu'il avait en vue en préparant cette sorte d'anthologie spirituelle. Dans son *Introduction générale*, qui est un modèle en fait de reconstitution vivante et savante d'un passé trois fois séculaire, le Père déclare: « Notre but n'est certes pas de compléter les collections antérieures, pas davantage de fournir au lecteur français des morceaux choisis des *Relations* [...]. Nous chercherons plutôt [...] à ne retenir que les passages où les missionnaires, dans des billets rédigés pour eux-mêmes, ou pour leur confesseur, dans des lettres adressées à leurs supérieurs sous le regard de Dieu, expriment directement leur vie la plus personnelle [...]. Nous voudrions rassembler ici les pages où se révèle l'esprit qui animait ces hommes; [...] où se forgea la vigueur de leur apostolat, l'un des plus austères, des plus douloureux, l'un des plus grandioses aussi de l'histoire des missions catholiques. »

La citation est peut-être longue, mais elle rend justice à l'effort admirable du Père Roustang pour remplir, — et bien au-delà, ici et là — toutes ses promesses d'évocation d'âmes saintes dont l'héroïsme fut quotidien. Les introductions qui précèdent les pages d'anthologie de chaque missionnaire constituent des portraits surtout spirituels, mais rendus très vivants par le rappel de telle ou telle qualité innée, à preuve la sensibilité exquise d'un Père Jogues, la douceur invincible d'un Père de Brébeuf, et cet humour attachant d'un Père Le Jeune, qui n'était au fond qu'une autre forme de son courage.

Est-il permis de croire que le Père Roustang s'est attardé volontiers à parfaire l'esquisse du Père Jogues? Les traits du martyr, dessinés avec soin prennent un relief étonnant. Ils s'illuminent, reflétant en quelque sorte les feux du zèle apostolique qui lui dévorait l'âme. Le Père Roustang déborde lui-même d'enthousiasme devant les souvenirs qu'il rapporte. A la page 171 de l'introduction, il s'écrie soudain: « Voilà Jogues, saint Isaac Jogues, martyr de la sainte Eglise catholique. Merveilleuse humanité, lourd fruit de la tendresse aimante de notre Dieu! Car c'est l'amour divin qui a peu à peu envahi cet homme. »

A tout prendre, cependant, les huit figures missionnaires sont toutes tracées de façon inoubliable par ce maître-écrivain doublé d'un biographe s'appuyant sur des sources de première main. Bien peu de failles, en somme, s'aperçoivent dans ce labeur scientifique bien ordonné. Une psychologie pénétrante rend compte sans cesse des mobiles qui font agir les saints jésuites. Les caractéristiques principales de l'âme de chacun nous ont, du reste, été révélées. Tout est d'une vérité et d'une grâce bien-disante fort attirantes. Les pages d'anthologie ne pourront qu'être lues avec profit par les lecteurs dont l'âme sait vibrer devant toute sainteté éminente.

Marie-Claire DAVELUY

## Littérature

PICON (Gaëtan)

*L'USAGE DE LA LECTURE.* [Paris] Mercure de France, 1960. 261p. 19cm. \$3.65 (frais de port en plus)

Pour tous, mais spécialisé

Gaëtan Picon est un des meilleurs critiques français de notre époque, comme en témoignent ses œuvres, comme *Panorama de la*

nouvelle littérature française, *L'écrivain et son ombre*. Ce critique est à la fois un profond philosophe de l'œuvre littéraire et un historien érudit des lettres et des arts.

*L'usage de la lecture* réunit diverses études critiques. Comme le déclare l'auteur: « Ce qui a été dit de meilleur et de plus juste d'une œuvre, n'est-ce pas ce qui a été dit dans le moment qui suit le soulèvement d'une lecture, sous le bref éclair d'une lucidité qui retient encore la chaleur du contact? L'étude qui tente de recenser tous les aspects et de les ordonner en une figure essentielle nous touche moins, et touche moins son objet, que les quelques mots par lesquels Baudelaire dit de Balzac, ou Claudel de Rimbaud, cela et cela seul qu'ils viennent d'éprouver. » (P. 18) La lecture précède donc la critique, dont elle est la génératrice. Par le langage, elle nous met en communication avec une œuvre. Et le langage, qui est un instrument banal dans les rapports ordinaires entre les hommes, devient dans l'œuvre littéraire un élément capital. Sans le langage de Chateaubriand, l'œuvre de Chateaubriand n'existerait pas. C'est ce qui permet à Gaëtan Picon d'affirmer: « La naissance d'une œuvre n'est pas la prise de conscience d'une expérience: elle est la rencontre d'une voix » (p. 10).

Une excellente préface expose en profondeur la fonction de la critique: elle analyse le jeu de la création littéraire et l'image que le critique essaie d'en retracer. « L'œuvre authentique est une vie, non un objet. Le mouvement qui a été celui de sa création — cette marche hasardeuse vers l'inconnu, qui la porte vers un au-delà sans cesse imprévisible — est aussi celui par lequel elle se manifeste à nos yeux. Cette ouverture qu'elle est pour nous semble se souvenir de l'ouverture qu'elle fut pour elle-même: comme si elle ne s'était achevée que pour s'ouvrir indéfiniment. » (P. 15) Cette ouverture perpétuelle est pratiquée par la lecture. Chaque lecteur contribue à tenir l'œuvre ouverte sur son avenir.

En une série d'études, l'auteur réalise sa conception de la critique: il tâche de saisir les œuvres dans la profonde signification de leur totalité, de dégager leur filigrane essentiel; il essaie de rejoindre le mouvement créateur qui a porté telle œuvre, d'exprimer la rencontre de telle voix. La critique de Gaëtan Picon demeure lecture, c'est-à-dire pénétration de ce qu'un autre homme avait à nous dire. Ses études ne sont pas des exercices qui tournent autour de telle ou telle œuvre; elles prolongent pour nous la pratique de cette œuvre et la participation à sa vie.

Ainsi l'auteur tâche de découvrir le secret des *Mémoires* du cardinal de Retz: le récit n'est pas avant tout une chronique coupée de sentences morales, mais, au fond, une œuvre d'art, c'est-à-dire l'expression d'un monde personnel, « une construction que gouvernent les valeurs d'une sensibilité personnelle, bien plus qu'un témoignage véridique, qu'il soit d'histoire ou de psy-

chologie » (p. 31). Et l'auteur distingue avec lucidité et profondeur entre le Retz romanesque et le Retz historique.

L'auteur manifeste la même lucidité et la même profondeur dans ses études sur Tolstoï, *Relisant « La guerre et la paix »*; sur Lawrence et l'innocence de l'action: sur André Gide, Camus, sur des poètes contemporains: Paul Eluard, Henri Michaux, René Char, Saint-John Perse, Giuseppe Ungaretti, Pierre Reverdy; sur Malraux et la psychologie de l'art, *L'œuvre critique de Maurice Blanchot*.

Gaëtan Picon est un maître de lecture: il nous apprend à bien lire; il nous donne des exigences de pénétration intellectuelle; il enrichit en nous la culture, qui résulte d'un ensemble de lectures où l'homme qui les a faites a trouvé une formation créatrice, une fonction humaniste.

Romain LEGARE, o.f.m.

*"Un précieux instrument de participation active au culte liturgique"*

## LE LIVRET DES FIDÈLES

Préparé par une équipe de spécialistes en liturgie et en musique sacrée.

Conforme au Nouveau Code des Rubriques.

Reliure cuivre, lavable. Format 4½ x 6¼ po. 288 p.

Illustrations. Impression en deux couleurs (noir et rouge)

\$1.00

Distribué au Canada par FIDES

RITZEN (Quentin)

*SIMENON AVOCAT DES HOMMES.* Préface de Gilbert Sigaux. [Paris] Le Livre Contemporain [1961]. 208p. ill. (h.-t.) 21.5cm. Relié. \$3.00 (frais de port en plus)

*Appelle des réserves*

Dans sa préface, Gilbert Sigaux nous dit que son but est l'esquisse d'un double dialogue. Il s'en tient là. Il nous donne autant sur Simenon que sur l'auteur, Quentin Ritzen. Cette préface est très imagée.

Quentin Ritzen est, à mon humble avis, un artiste en littérature. Il commente l'œuvre de Simenon parce qu'il le comprend et l'admire. Il essaie de nous persuader que chacun de ses romans est la « transposition d'un grand instinct ou d'un grand élan humain » [...] « qu'il écrit pour le gros public mais que les raffinés y trouvent aussi leur compte pourvu qu'ils le prennent au sérieux ».

L'auteur ne nous cache pas les passages crus de l'œuvre de Simenon, mais il nous les donne comme un aboutissement à une vie triste, isolée, ratée et incomprise dès l'enfance. Il cite les paroles de Simenon: « Je suis un idéaliste; si je montre si souvent des choses et des êtres morbides, c'est pour crier ma rage aux maux qu'ils ont eu à supporter ».

Simenon aime vraiment tous les êtres humains et les animaux, d'après l'auteur.

La principale partie de cet ouvrage est faite de descriptions charmantes, de références sur chacun des romans particulièrement goûtés par Ritzen. Quant aux romans policiers, ils tiennent moins de place dans ce volume mais ils sont plus propres. Maigret est décrit comme étant sympathique et bon; et très intelligent sans le laisser paraître. Il est supposé être l'image du père de Simenon qui sert souvent de modèle. Madame est représentée comme une épouse aimante, bonne et compréhensive. Ritzen dit que Simenon a écrit ses Maigret pour s'amuser. Et il répète qu'il est un romancier de l'instinct.

Pour adultes avertis, ce livre serait bon même à relire.

A.M.B.

\*\*\*\*\*  
SAINT-MICHEL (Yolande)

*LA VEILLEUSE DU GARDIAN.* Roman camarguais. Paris, Nouvelles Editions Debresse [1960]. 159p. 18cm. \$1.45 (frais de port en plus)

*Pour tous*

Ce roman est surtout une description savante et enthousiaste des mœurs et paysages camarguais, un plaidoyer en faveur de la conservation de la « chantante » langue camarguaise, et un témoignage catholique (attachement à la religion, habitudes de vie saine, pure, loyale, blâme porté sur les personnages qui y dérogent).

L'intrigue qui n'est ni dramatique ni fort originale, témoigne en faveur de l'amour familial. Les quatre hommes d'âge mûr sont intègres ou reconnaissent loyalement leurs erreurs. Les vedettes sont propres en amour. Et ces éleveurs de taureaux et de chevaux sont très bien éduqués, cultivés, sensibles aux beautés de la nature et parfois artistes dans leurs goûts.

Mais le dialogue est souvent faible et la phrase est parfois étrangement incorrecte. Dommage, car il est nécessaire que les « bons » livres soient aussi les mieux écrits, les mieux pensés et les plus prenants.

A.M.B.

\*\*\*\*\*  
VIER (Jacques)

*LITTÉRATURE A L'EMPORTE-PIECE.* Deuxième série. Paris, Editions du Cèdre [1961]. 177p. 23cm.

*Pour tous*

En appréciant la première série de ces études littéraires (*Lectures*,

15 mars 1959, p. 213), nous avons remarqué que la critique de M. Jacques Vier, professeur à l'université de Rennes, s'appuie sur certains principes fondés eux-mêmes sur un ferme bon sens. Par exemple, l'éternel combat entre la chair et l'esprit supposant par essence deux termes, il ne pardonne pas au roman de décrire avec minutie les cheminement de l'âme vers le péché et de laisser dans l'ombre le souffle de la grâce, faussant ainsi à la fois la psychologie humaine et la doctrine surnaturelle. De même, Dieu ayant trouvé bonne son œuvre malgré le mal qu'il y laissait subsister, M. Vier en veut à ceux qui ne savent décrire que le mal du monde, font le silence sur le bien et nous inondent ainsi de leur « littérature de l'absurde ». Enfin, la langue étant le trait lumineux qui éclaire l'auditeur sur la pensée de son interlocuteur, M. Vier voue aux gémonies ceux qui méprisent les deux aphorismes de Rivarol: « Ce qui n'est pas clair n'est pas français. — Le français a une probité attachée à son génie. »

On comprendra dès lors la vigueur que déploie ici M. Vier contre un jargon qu'on est en train de réduire à l'état de sigles ou de langage cabalistique (étude 12). Ce qui reste de pessimisme protestant dans l'œuvre de Julien Geen et entre autres dans son *Léviathan* semble à M. Vier une peinture étriquée, sinon fautive, de la vie (étude 4). Mais c'est à François Mauriac qu'en a davantage le critique, si tant est que des romans comme *Thérèse Desqueyroux* et *Le nœud de vipères* décrivent seulement le mauvais visage de la vie et tournent l'attention du lecteur vers le péché dégradant et non vers la grâce salutaire (études 7, 8, 9). Il y a là un pessimisme aussi faux dans son principe que délétère dans ses résultats, sans compter que la *Vie de Jésus* offre du Christ une image assez déformée, presque infidèle au portrait qu'en trace le Nouveau Testament. En somme, l'œuvre est d'autant plus dangereuse que la perfection littéraire en est plus séduisante.

Le lecteur, qui aura dégusté ces trois pièces de résistance si fortement épicées, pourra s'amuser à



## Biographie

ADOUR (Paul)

*MARIE DE L'INCARNATION*, Ursuline missionnaire en Canada. Préface de l'abbé Georges Gorrée. Paris, La Colombe [1961]. 143p. 18.5cm. (Coll. *La Colombelle*, no 6)

Pour tous

« Je ne me trouve jamais mieux que lorsque je Le quitte pour Le servir » (p. 106). Marie de l'Incarnation pouvait difficilement résumer mieux sa vie que par cette affirmation. « Je Le quitte » : c'est la mystique en qui la pensée de Dieu ne s'obnubile pas un instant, qui passe chaque moment en contact avec la vie divine par ses oraisons, ses méditations, ses extases. « Pour Le servir » : c'est la femme pratique, absorbée par la construction de son monastère, l'instruction des petites sauvagesses, les soins médicaux en son hôpital, mais si unie à Dieu, même alors, que, comme la Vierge du *Magnificat*, elle peut dire : « Je suis la servante du Seigneur ». C'est ce double caractère qu'a bien vu l'abbé Gorrée, le préfacier de ce livre, l'auteur de *Au-delà du Père de Foucauld: le Père Peyriguère* (Lectures, février 1961, p. 182).

C'est bien aussi le double visage de la « Thérèse du Nouveau-Monde » (Bossuet) qui se profile à travers cette biographie de Paul Adour. On y voit la servante de Dieu créer presque toutes les œuvres que réclamait l'établissement au Canada d'une colonie catholique et française, et cela dans une atmosphère de pauvreté que faisaient régner dans le pays les préoccupations uniquement commerciales de Colbert. Mais on y voit aussi la religieuse accomplissant tous ces actes temporels dans la joie surnaturelle et en vue de propager ici le règne du Christ en pays infidèle.

Ces deux aspects d'une vie dépensée tout entière au service de Dieu et des âmes, Paul Adour ne prétend pas les peindre d'après des do-

cuments nouveaux. Si, dans son introduction, il rappelle les nombreuses *Vies* consacrées à Marie de l'Incarnation, il nous apprend, dans sa bibliographie, qu'il a puisé surtout chez dom Claude Martin réédité par dom Jamet, chez Paul Renaudin et Henri Bremond. Des sources pareilles confèrent toujours, à un livre qui en est le résumé, une autorité indiscutable.

Un récit aussi documenté devrait toutefois être exprimé moins souvent en ce « style essoufflé » que d'aucuns s'acharnent en vain à vouloir imposer: phrases déhanchées, compléments détachés de leur sujet, réflexions présentées en forme indépendante de leur objet, etc. Ex: « De palais, Mgr de Laval n'en a point. A peine une église ! » (P. 132) Il faudra aussi corriger la date assignée à la défaite des Plaines d'Abraham (1785, p. 143), qui est de 1759.

Tel quel, le livre suscitera, espérons-le, des vocations aussi marquées d'héroïsme que celle qu'il décrit.

Emile CHARTIER, p.d.

\*\*\*\*\*  
CARROUGES (Michel)

*FOUCAULD DEVANT L'AFRIQUE DU NORD*. Essai critique. Paris, Editions du Cerf, 1961. 255p. 20cm. \$3.20 (frais de port en plus)

Pour tous

Pour le premier biographe de l'ermite de Tamanrasset, René Bazin (1921), il n'existe pas de problème Foucauld. Au sujet du moine-soldat, une question ne se pose qu'à partir de l'abbé Gorrée (1946, 1954), de l'Américain Bodley (1955) et de Pierre Nord (1957), qui font de leur héros un politique colonial avant tout. La question se complique avec les travaux de l'abbé Six (1957-1958), des deux Barrat et du Père Voillaume; on y laisse de côté l'activité politique du héros pour exalter son entreprise religieuse. On a ainsi deux Fou-

cauld, indépendants presque l'un de l'autre.

Cette dualité, Michel Carrouges (1956, 1961) ne l'admet pas; il n'y a pour lui qu'un seul Foucauld, dont la vie extérieure et la vie intérieure ne font qu'un, dont le message spirituel est la conséquence fatale de l'idée qu'il se fait de la politique colonialiste. Celle-ci doit avoir pour but non la domination sur les colonisés, mais l'établissement d'une égalité absolue entre colonisés et colonisateurs.

Ce but, il n'est qu'un moyen de l'atteindre: c'est que ces derniers renoncent à exploiter les premiers et, pour cela, que les colonisateurs considèrent les colons non comme des sujets, mais comme des frères.

C'est en partant de ces deux notions complémentaires que Charles de Foucauld aboutit à l'idée d'une communauté à caractère unique dans toute l'histoire de l'Eglise: une congrégation où la pauvreté n'est plus seulement personnelle mais collective; dont les membres sont groupés, par cinq ou six, non pas dans les monastères, mais dans des ermitages; dont les ermitages s'élèvent dans le voisinage des pauvres et sont ouverts à tous, passants, malades et mourants; dont la subsistance enfin est garantie par le salaire que gagnent les membres, assimilés à des prolétaires. Voilà les « fraternités », les « colombers », les maisons d'hospitalité rêvées par Frère Charles, l'ancien vicomte de Foucauld. Mais, de ces maisons accueillantes, où les Frères s'identifient le jour avec le prolétaire par le costume, la nourriture, les émoluments, et en diffèrent seulement la nuit par la prière, la méditation et l'adoration constantes, il n'y eut qu'une: celle du Frère Charles à Béni-Abbès, puis à Tamanrasset.

Par quels cheminements de Foucauld en est-il arrivé à ce débouché, à cette idée d'une fraternisation entre croyants et infidèles, même d'une communauté de vie entre eux? Un récit historique, échelonné tout le long de la thèse que nous venons de résumer, qui lui sert à la fois d'arrière-plan (le

background anglais) et de soutènement, nous transporte de France au Maroc avec l'officier, du Maroc en France avec le démissionnaire, de nouveau de France au Maroc avec l'explorateur, puis, à la Trappe d'Aiguebelle, à Nazareth, nous ramène enfin à Béni-Abbès près du Maroc et à Tamanrasset dans le Hoggar saharien. A chaque étape, de Foucauld découvre, comme le meunier de La Fontaine, un nouvel élément de « sa vérité », un nouveau chaînon de son destin. Au bout de la chaîne, étant parvenu avec le Christ au plus creux de l'abjection volontaire et à occuper avec son Maître « la dernière place », il meurt seul des mains d'un Touareg. Il laisse à ses « Petits Frères » le soin de continuer l'œuvre qu'il n'a pu qu'implanter.

D'aucuns se laisseront peut-être décourager par ce récit où chaque pas en avant est suivi de deux pas en arrière, où reviennent sans cesse les mêmes faits tirés des mêmes documents et accompagnés des mêmes commentaires. Ils auront tort; car ils auront perdu l'occasion de constater la justesse du mot biblique, *viae vestrae non sunt viae meae*, l'occasion surtout de suivre, dans son éclosion, son évolution et son aboutissement, l'une des « vocations » les plus invraisemblables dont l'histoire des âmes fasse mention.

Emile CHARTIER, p.d.

LECLERCQ (Chan. Jacques)

*VIE DU PERE LEBBE. Le Tonnerre qui chante au loin* [Tournai] Castermann, 1961. 353p. photo 21cm. (Coll. *Eglise vivante*) \$3.10 (frais de port en plus)

Pour tous

En 1921, avec notre *alter ego* Edouard Montpetit, nous étions délégués à Oxford, au premier Congrès des universités de l'empire anglais. A cette fonction s'ajoutaient deux missions: l'une, secrète, un voyage à Rome pour terminer la

question de l'indépendance universitaire à Montréal (Montpetit: *Souvenirs*, III); l'autre, publique, la représentation à Toulouse, aux *Semaines sociales* de France, des *Semaines sociales* du Canada. En ce dernier endroit, lors du banquet de clôture, on nous donna pour voisin de droite le Père Vincent Lebbe. C'est ainsi que nous connûmes celui qu'on appelait déjà « le grand missionnaire de l'heure ».

Cette désignation, il la devait à sa façon personnelle de comprendre et de pratiquer l'apostolat en pays de mission. Jusqu'à lui, les missionnaires s'appliquaient bien sûr à convertir au Christ les infi-



Père Vincent LEBBE

dèles; mais ils se préoccupaient, on pourrait presque dire *surtout*, à faire d'eux des Européens, français, italiens, belges, hollandais, etc., selon le cas. Pourtant, saint Paul avait tracé à l'apôtre du Christ un autre programme: « Je me fais Juif avec les Juifs, Gentil avec les Gentils, Grec avec les Grecs ». Le Père Lebbe, lazariste, avait simplement ajouté à cette liste: « Chinois avec les Chinois »; et du coup il renouait avec la tradition apostolique.

« Chinois avec les Chinois », cela voulait dire déjà tout ce que Benoît XV prescrivit, en 1919, par

son encyclique *Maximum illud*. Avec le Père Lebbe, comprenez: il faut se faire Chinois de langue, de costume, de mœurs, de caractère, même Chinois par la naturalisation. Puis, il faut travailler sur les corps et sur les âmes, non pas au profit de son pays d'origine, mais de son pays d'adoption, pour en faire une Chine plus grande et plus heureuse. Dès lors, il faut écarter toute préoccupation européanisante, préparer une relève chinoise d'évêques et de prêtres, écarter toute protection étrangère, créer des œuvres locales, convertir par la parole (*Quomodo credent sine praedicante?*) et surtout par l'exemple, jamais par des dons en nature ou en argent.

C'est avec cet idéal en tête que le Père Lebbe était venu en Chine. Naturellement, il y fut en butte, comme tous les novateurs, à une double opposition: celle des anciens missionnaires, qui lui reprochaient de « s'écarter de tout ce qui s'était toujours fait »; celle de certains Chinois qui le taxaient de « faire de la politique ». Il s'ensuivit des deux côtés une vive antipathie: de la part des lazaristes, ses supérieurs, comme de la part de certains chefs diocésains. Deux fois même, le Père subit l'exil.

Sans se laisser troubler par ces obstacles humains, sûr d'être en conformité avec la tradition apostolique et avec les directions pontificales, le Père Lebbe continue son œuvre. Parcourant le pays de part en part, il prononce plus de 1.000 conférences. Il y engage les Chinois à contribuer à l'agrandissement de leur patrie et leur démontre l'appui que, sur ce terrain, le catholicisme est en état de leur apporter. Il fonde partout des écoles, établit partout des groupes d'action catholique, organise à Pékin une presse catholique qu'il complète par une sorte d'« œuvre des tracts ». Lors de la guerre sino-japonaise, encouragé par Chiang-Kai-Shek le généralissime, il sert aux troupes d'aumônier volant. Pour féconder cette action, il crée les Petits Frères trappistes et les Sœurs thérésiennes. Sous sa gouverne, les premiers forment un corps de 250 brancardiers, qui enterrent 20.000

morts et transportent des milliers de blessés; les secondes agissent comme infirmières auprès de ces derniers. Ces labours incessants épuisent la résistance de cet homme de fer, qui meurt à 63 ans (1877-1940).

Mais quelle compensation il en a retirée! Le sacre, en 1920, des 6 premiers évêques chinois désignés par lui-même; leur accroissement jusqu'à 20 en 1930; l'encyclopédie de 1919 que l'on croirait tirée de sa correspondance attestent que Rome l'a compris et l'ap-

prouve. La Chine lui fait pareillement confiance: les généraux, communistes comme catholiques, lui témoignent leur amitié et réclament ses conseils; à sa mort le gouvernement lui-même émet un décret en son honneur et institue une fête annuelle à sa mémoire. Pour tous, le Père Lebbe est un *héros national*. Il lui a suffi, pour le devenir, d'un apostolat de 24 ans et quelques mois.

C'est cette héroïque existence que raconte le chanoine belge Jacques Leclercq dans ce livre où les

anecdotes les plus savoureuses s'entremêlent aux vastes tableaux d'histoire (v.g. ch. II, p. 43-76). Les Américains et les Canadiens y verront avec plaisir se profiler l'ascétique visage du Père Fraser, le fondateur de Maryknoll (p. 196), berceau de la société missionnaire ontarienne. Tous rapporteront de leur lecture la vision d'un homme en qui le naturel et le surnaturel se marient si constamment que le surnaturel y paraît naturel et le naturel, surnaturel.

Emile CHARTIER, p.d.

## Littérature de jeunesse

CARRIERE (J.-C.)

*MON ONCLE*. Roman d'après le film de Jacques Tati. Adaptation pour la jeunesse. Illustrations de Cattaneo. Paris [Robert Laffont, 1959]. 188p. ill. 17cm (Coll. J). Relié. \$0.90 (frais de port en plus)

*Pour jeunes*

« J'eus la malchance d'être un enfant moderne [...] J'ai grandi dans un cube sévère et gris, semblable aux maisons d'aujourd'hui. Je me suis promené lentement, sagement, dans les allées d'un jardin clos. »

Le narrateur évoque avec amertume le décor de ses jeunes années mais avec nostalgie aussi le bon génie qui, dit-il: « ...est resté le seul bonheur de mon enfance... mon oncle. »

Grâce à cet oncle, Gérard s'évadait de son univers sans surprise pour errer dans un quartier, pittoresque à souhait, avec son marché, ses grandes personnes bizarres et surtout ses gamins dépenaillés. De ces derniers, Gérard apprend des trucs inoubliables, celui du réverbère-surprise entre autres.

Ce dont le film nous frustrait, le roman nous le rend, grâce aux commentaires servant à juxtaposer

les multiples aventures de « mon oncle » et de son neveu. Ces aventures trouveront d'attentifs lecteurs en la personne des 8 à 12 ans, et leurs éducateurs en seront également impressionnés à cause de la résonance profonde du sujet traité.

« Mes enfants, mes élèves sont-ils heureux? » se demanderont-ils. « Et de quoi sont faites les enfances heureuses? » Les enfants heureux sont ceux que l'on aime pour eux et non pour soi... et qui admirent leurs parents comme leurs professeurs parce qu'ils sont *admirables!*

Ce livre d'une magnifique présentation est, de plus, joliment illustré par Cattaneo.

Denise HOULE

\*\*\*\*\*  
CRISENOY (Maria de)

*ALERTE AU TRANSVAAL*. [Bruges] Desclée de Brouwer [1960]. 158p. ill. 18.5cm. (Coll. Belle Humeur) Relié. \$1.75 (frais de port en plus)

*Pour jeunes*

Elie, jeune Noir du Transvaal, est particulièrement brillant en classe. Sa vive intelligence et une ardeur à l'étude peu commune lui

valent d'être premier à l'examen de l'école Saint-Joachim. Ce succès l'ancre davantage dans son désir de devenir chirurgien. Mais un Noir de l'Afrique du Sud peut-il espérer monter si haut dans le contexte actuel de l'histoire? Elie devra fuir son pays pour continuer ses études qui le mèneront où? L'auteur conclut son roman par ces mots lourds de sens:

« Elie Zembu a du cran; il est, certes, décidé à travailler; il veut dépenser toutes ses forces pour aider les hommes à guérir; peut-être deviendra-t-il un grand médecin; un jour, peut-être, il pourra rejoindre les siens, soigner ses compatriotes, rien ne l'annonce aujourd'hui... »

« A l'heure où j'écris ces lignes, Elie Zembu, citoyen du Commonwealth — une dérision, dit le Père Wiltford — est en exil sur tous les points de la planète. »

Ce roman est plutôt un grand reportage, où la fiction sert à présenter aux jeunes une facette de la vie des hommes d'aujourd'hui. Il en faudrait beaucoup de ce genre pour que les jeunes prennent davantage conscience du monde dans lequel ils vivent et se persuadent qu'ils peuvent quelque chose

en tant qu'individus pour soulager sa misère.

D'une enquête faite récemment sur les moins de vingt ans, dans une de nos revues, il ressortait ceci: nos adolescents canadiens sont des isolés, peu solidaires les uns des autres comparés aux jeunes des pays d'Europe, lesquels s'unissent pour revendiquer leurs droits, pour défendre leur pays, leurs convictions, etc. Notre jeunesse comme celle des Etats-Unis est-elle trop gâtée? A-t-elle la vie trop facile? Ou son apathie est-elle due au fait qu'elle croit naïvement que chez nous « tout-va-très-bien-merci »? Il est évident qu'au sein de notre peuple lève une jeunesse d'élite qui pourrait bien un jour entraîner toute la collectivité à sa suite. Et ce sont des livres du genre de celui-ci qui font germer les grandes vocations, qu'elles soient sociales ou missionnaires, grâce auxquelles le poulx du monde bat de temps à autre à un rythme moins effréné, parce qu'on y respire un air plus salubre et qu'on y retrouve un peu d'espoir.

Denise HOULE

\*\*\*\*\*

CLEMENCE

*CONTREBANDIER D'OC-CASION.* Montréal, L'Atelier [1961]. 63p. 19.5cm. \$0.60 (frais de port en plus)

*Pour jeunes*

Une noble famille dont le père avait exercé autrefois la profession de notaire se voit aujourd'hui menacée de la ruine par un cynique usurier. Jacques et Joséphe se tourmentent à l'idée d'apprendre à leur père malade cette nouvelle agouissante.

Jacques réussira-t-il à trouver la somme d'argent importante et à échapper ainsi aux griffes du prêteur malhonnête? Nous pouvons conclure par l'affirmative puisque nos jeunes héros ne tarissent pas

de remerciements à l'égard de la Providence alors que la joie et l'es-pérance viennent de nouveau sourire à leur vie.

Un style sobre et juste caracté- rize ce petit roman sans prétention. Mais une intrigue trop mince et le manque de péripéties laisseront les jeunes sur leur faim.

C. LALANDE

\*\*\*\*\*

DELLUC (Louis)

*JEUNES PRINCES CAP- TIFS. Deux fils de François Ier prisonniers en Castille.* Illustrations de Pierre Noël. Paris, Editions Bourrelier [1961]. 138p. ill. 20cm. (Coll. *Marjolaine*) Relié. \$1.25 (frais de port en plus)

*Pour jeunes et adolescents*

Au début du XVIe siècle, Char- les Quint, roi d'Espagne et empe- reur d'Allemagne, refuse la liberté à son célèbre prisonnier: Fran- çois Ier, roi de France. Pour re- couvrir sa liberté, le « Roi cheva- lier » s'engage à laisser ses deux fils comme otages jusqu'à la remise de la verdoyante province de Bour- gogne.

Victimes innocentes de rivalités entre des souverains inflexibles, le dauphin François et son frère Hen- ri vivent pendant quatre années un pénible exil en terre espagnole dans des prisons malsaines sous une étroite surveillance. C'est le récit de cette longue captivité que l'auteur relate dans ces pages.

Pour tromper la monotonie des jours, le bouffon s'affaire à des plaisanteries. Des complots se des- sinent pour hâter l'évasion des jeunes princes vers leur patrie, mais sans succès. Les captifs sub- iront le contre-coup de ces échecs: ils seront privés des soins affec- tueux des domestiques français à leur service et conduits dans la

sombre et redoutable forteresse de Pédraza.

Ne fouleront-ils jamais de nou- veau la terre française?

Les lecteurs suivront avec inté- rêt les péripéties dramatiques de ce roman historique. A la faveur de ces pages vivantes empruntées à l'histoire de France, nos jeunes Ca- nadiens enrichiront leur bagage de connaissances. Pour garçons et filles au-dessus de 13 ans.

C. LALANDE

\*\*\*\*\*

JACQUES (Jean-Paul)

*LA COURONNE DE L'AI- GLE BLANC.* Récit. Jaquette et illustrations de Pierre Jou- bert. Paris, Alsatia [1960]. 252p. ill. 20cm.

*Pour adolescents*

Au heures tragiques de la der- nière tourmente de 1939-1945, la vaillante nation polonaise résiste jusqu'au bout aux envahisseurs al- lemands. Tous les cœurs battent au même rythme, pour le même idéal: la liberté dans la paix.

Un groupe de jeunes gens s'unis- sent sous les ordres rigoureux de Pierre, l'infirme, chef de l'armée clandestine, pour dépister les con- trôles de la Gestapo et accomplir les missions périlleuses des maqui- sards. Souvent à bout de forces et de ruses, ils refusent de se laisser enterrer vivants par l'agresseur. Et pourtant, toutes ces luttes, toutes ces victimes et tous ces espoirs n'ont abouti qu'à cette croix: « la Pologne enchaînée ».

C'est un récit pathétique que les adolescents liront avec intérêt. Le témoignage de ces héros de notre temps leur fera vivre des expérien- ces profondes.

C. LALANDE



# ACCUSÉS DE RÉCEPTION



## Philosophie

LACHANCE (Louis), o.p.

*Le Droit et les Droits de l'homme*. Paris, Presses Universitaires de France, 1959. 238p. 23cm. (Coll. Bibliothèque de Philosophie contemporaine) \$3.85 (frais de port en plus)

MOURAVIEFF (Boris)

*Gnôsis*. Etude et commentaires sur la tradition ésotérique de l'orthodoxie orientale. Tome premier (cycle exotérique). Schémas exécutés par Michel Droin. Paris, La Colombe [1961]. 310p. ill. 22.5cm.

NIEL (Henri)

*L'analyse du Destin. Le Moi Pontifex*. Textes et études anthropologiques. [Bruges] Desclée de Brouwer [1960]. 184p. 22cm. \$3.85 (frais de port en plus)

## Religion

CHARBONNEAU (Mgr Paul-Emile), et MATTE (Abbé Maurice)

*La Mission du Diocèse de Saint-Jérôme. Une expérience canadienne de mission générale*. Fides, Montréal [1960]. 141p. 22cm. \$1.50 (frais de port en plus)

CHARLES (Pierre), s.j.

*L'Eglise sacrement du monde*. [Bruges] Desclée de Brouwer [1960]. 257p. 22.5cm. (Coll. Museum Lessianum, section théologique, no 55). \$4.50 (frais de port en plus)

\* \* \*

*Comment réaliser un recensement d'assistance à la messe dominicale*. Paris, Fleurus [1960]. 127p. 22cm. (Coll. Questions pastorales) \$2.40 (frais de port en plus)

DUPRIEZ (Bernard)

*Fénelon et la Bible*. Les origines du mysticisme fénelonien. Préface d'Henri Gouhier. [Paris] Bloud et Gay [1961]. 229p. 25cm. (Coll. Travaux de l'Institut catholique de Paris, no 8) \$3.85 (frais de port en plus)

LAURENTIN (René)

*Lourdes*. Histoire authentique des apparitions. Tome I. Structure des témoignages. Etat de la question. Avec le répertoire des témoins et la synopse des récits autographes de Bernadette. Paris, Lethielleux [1961]. 179p. 25cm. \$4.50 (frais de port en plus)

STELZENBERGER (J.)

*Précis de Morale chrétienne*. Traduction A. Lidfooghe et J. Alzin. [Tournai] Desclée et Cie [1960]. 424p. 22cm. Relié. \$6.40 (frais de port en plus)

## Mariage

LIPS (A.C.M.)

*Une seule chair. L'harmonie du couple*. Traduit du néerlandais par H. Scharrenberger. Mulhouse, Salvator, 1960. 148p. 18.5cm. \$1.95 (frais de port en plus)

## Sciences sociales

DESQUEYRAT (A.), s.j.

*L'enseignement « politique » de l'Eglise*. Vol. 1: L'Etat. [Paris] Spes [1960]. 301p. 20cm. (Coll. Bibliothèque de la Recherche Sociale). \$4.80 (frais de port en plus)

DROGAT (Noël), s.j.

*Pays sous-développés et coopération technique*. [Paris] Spes [1959]. 193p. ill. (h.-t.) 20.5cm (Coll. Bibliothèque de la Recherche Sociale) \$4.00 (frais de port en plus)

DUQUAIRE (Henri)

*Les chrétiens en Allemagne de l'Est*. [S.l.] Editions Guy Victor [1960]. 182p. ill. (h.-t.) 21.5cm. \$2.40 (frais de port en plus)

EN COLLABORATION

*Syndicalisme et organisation professionnelle*. Semaines sociales du Canada. (Section française) XXXVII session — Trois-Rivières, 1960. Compte rendu des Cours, Carrefours et Conférences. Montréal, Editions Bellarmin [1960]. 242p. 24.5cm. \$3.50 (frais de port en plus)

LESAGE (Germain), o.m.i.

*La nature du Droit canonique*. Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1960. 224p. 24.5cm. \$2.25 (frais de port en plus)

PINOTEAU (Hervé)

*Monarchie et avenir*. Paris, Nouvelles Editions Latines [1960]. 190p. ill. (h.-t.) 22.5cm. \$3.20 (frais de port en plus)

ROBIDOUX (Normand G.),

*Le jeu des affaires*. Montréal, Fides [1960]. 127p. 20.5cm. \$1.50 (frais de port en plus)

## Littérature

CREPIN (Simone)

*Albert Camus. Essai de bibliographie*. Mémoire présenté à l'école provinciale de bibliothécaires du Brabant — Session 1959. Bruxelles, Commission belge de bibliographie, 1960. 239p. 20.5cm. (Coll. Bibliographia belgica, no 55).

DEVROEDE (Jean)

*La fille au muguet*. Lettre-préface de Jean Bergeaud. Paris, Editions Jean Grassin [1960]. 71p. 19cm. (Coll. Poésie actuelle, no 106).

PARADIS (Louis-Roland)

*Sentence le 21...* Roman. Montréal, Beauchemin, 1958. 187p. 20.5cm. \$2.00 (frais de port en plus)

ZERMATTEN (Maurice)

*Christine*. Roman. [Bruges] Desclée de Brouwer [1960]. 218p. 20cm. \$2.50 (frais de port en plus)

## Histoire

FERAUD (Francis-V.)

*Survivance historique des pays d'Amérique latine*. Paris, Nouvelles Editions Latines [1959]. 325p. 21.5cm. \$3.85 (frais de port en plus)

## Biographie

MARMOITON (Victor), s.j.

*Jeanne-Onésime Guibret et la Société de Jésus-Hostie, servantes de Jésus dans le Saint-Sacrement*. Toulouse, Apostolat de la prière [1960]. 175p. ill. (h.-t.) 19cm. \$2.10 (frais de port en plus)

ROLLET (Henri)

*Andrée Buttard et le féminisme chrétien*. Lettre de Son Em. le cardinal Feltrin. Préface de M. Charles Flory. Paris, Spes [1960]. 201p. 19cm. \$2.30 (frais de port en plus)

**Cote****Morale****des****Nouveautés****en****Librairie**

Beaucoup d'éducateurs, de libraires, et même de bibliothécaires n'ont pas en mains les instruments nécessaires pour se rendre compte, très rapidement, de la valeur morale des ouvrages qui viennent de paraître sur le marché. Aussi avons-nous pensé leur rendre service en publiant, chaque mois, une liste des plus récents ouvrages avec leur cote morale. Cette cote a été établie après consultation attentive des diverses revues catholiques de bibliographie-conseil, telles que *Livres et Lectures*, les *Notes bibliographiques*, la *Revue des Cercles d'étude d'Angers*, etc. Il se peut cependant que quelques-unes de ces cotes soient, un jour ou l'autre, sujettes à rectification, si, après une étude des ouvrages en question, nous nous rendons compte que la cote donnée par les revues européennes n'est pas adaptée au milieu canadien. Quoi qu'il en soit, nous croyons que les cotes données ci-dessous sont suffisamment sérieuses pour être publiées, sous bénéfice d'inventaire.

- AGÉE (J.), *Un mort dans la famille* . . . . . B**  
Roman. Un père de famille se tue en se rendant au chevet de son vieux père. Comment réagiront sa femme, enceinte, ses deux jeunes enfants, les proches, etc.? Analyse psychologique très fouillée. Ouvrage profondément humain et bien écrit. La foi de l'épouse est mise en relief, mais un prêtre est montré sous un jour fort antipathique.
- BAALBAKI (L.), *Je vis* . . . . . B?**  
Roman qui est un long cri de révolte d'une femme musulmane et libanaise contre une tradition familiale figée et dégradante. Le tout aboutit au désespoir et à une tentative de suicide. Ouvrage bien écrit et captivant. Le réquisitoire violent manque de nuances.
- BACCOUCHE (H.), *La Dame de Carthage* . . TB**  
Roman d'aventures qui se déroule sur une toile de fond où légende et histoire sont mêlées. Personnages sympathiques, qui ont le sens de l'honneur, croient en l'amour et en la vie. Un ouvrage de qualité qu'on se plaît à recommander.
- BELLEGARDE (S.), *Le Masque de neige* . . TB**  
Roman qui se situe dans le cadre de la Russie de 1913 à 1918. Histoire d'amour très honnête et captivante. Personnages pittoresques et bien campés. Une documentation historique sérieuse étoffe cet intéressant roman.
- BLANCPAIN (M.), *Les peupliers de la Prétantaine* . . . . . B?**  
Roman qui raconte un drame policier survenu dans une grande ferme du Nord. Un mystère plane sur trois morts accidentelles qui se sont produites sur le domaine de la Prétantaine. L'auteur l'éclaircira au terme d'un récit âpre et dramatique. Personnages violents. Conduite scandaleuse de l'héroïne nullement blâmée. Pour lecteurs formés.
- BOHMLER (R.), *Monte Cassino* . . . . . TB**  
Mémoires de guerre qui ouvrent des perspectives inconnues sur la destruction de la célèbre abbaye de Saint-Benoît. Ouvrage fort intéressant et de grande valeur.
- DURRENMATT (F.), *Le soupçon* . . . . . B?**  
Roman policier. Un commissaire, malade condamné par la science, se fait transporter dans une clinique qu'il croit être dirigée par un ancien tortionnaire nazi. Ouvrage écrit avec talent, mais qui baigne dans une atmosphère morbide.
- FABRICIUS (J.), *Marietta fille du basard* . . M**  
Roman. Une troupe de comédiens ambulants a abandonné, chez un aubergiste, une fillette de quelques mois. En grandissant, la fillette est en butte aux brutalités de l'aubergiste. A l'évêché où elle trouve refuge, l'évêque s'éprend d'elle et des complications s'ensuivent. Roman bien écrit, mais lecture malsaine et choquante.
- FIRNER (W.), *Johnny Belinda* . . . . . B?**  
Roman profondément humain qui relate comment un jeune médecin réussit à éduquer une sourde-muette qui jusque-là avait vécu un peu comme une bête. Les théories du médecin qui relèvent d'une fausse conception du mariage et de la famille feront réserver ce très beau roman à des adultes avertis.
- FOLLEREAU (R.), *Trente fois le tour du monde* . . . . . TB**  
Recueil de textes où Raoul Follereau reprend le plaidoyer qu'il a maintes et maintes fois présenté en faveur des lépreux. Une authentique charité inspire ce recueil qui mérite d'être largement répandu.
- FREZIGNAC (J.), *Carrousel sur la mer* . . . . TB**  
Roman dont l'intrigue se déroule en mer au cours d'une pêche aux thons riche en péripéties. Un beau sujet, très bien traité. La dure vie des gens de la mer, leurs luttes et leur courage, tout est évoqué avec talent et sympathie.
- GASCAR (P.), *Le fugitif* . . . . . D**  
Roman qui narre l'existence errante d'un prisonnier de guerre évadé. Ouvrage écrit avec talent. Tableau morbide de l'homme moderne à la recherche d'une vérité quelconque et dont la quête débouche sur la mort.
- GODDEN (R.), *L'été des reines-claude* . . . . TB**  
Roman qui évoque les aventures de cinq enfants anglais et de leur mère venus passer leurs vacances en France. Ouvrage peu banal où le monde de l'enfance est peint avec poésie et délicatesse. Des traits d'humour charmants.

- LA GUERIVIERE (J. de), *Hélène retrouvée* . D**  
Roman qui raconte les aventures amoureuses d'un étudiant de dix-huit ans. Intrigue banale. Aucune moralité.
- LELONG (M.-H.), *Spiritualité du Japon* . . . . . TB**  
Ouvrage d'initiation à la culture japonaise. La civilisation du Japon est comparée à celle de l'Hellade. Le génie japonais est étudié dans ses traits les plus fondamentaux par une intelligence respectueuse et compréhensive. Ouvrage de qualité, à répandre dans les milieux cultivés.
- MACLEAN (A.), *Nuit sans fin* . . . . . TB**  
Roman d'aventures. Des espions ont provoqué l'écrasement d'un avion au Groenland. Les mille et une péripéties de l'enquête et du sauvetage des survivants forment la trame de cet ouvrage qui plaira aux amateurs de romans policiers.
- MALCOR (R.), *Mais oui, des héros* . . . . . TB**  
Recueil de souvenirs où l'auteur évoque la figure de camarades de guerre qui eurent, à un moment donné, l'occasion de se conduire en héros. Ouvrage fort bien écrit, d'une lecture captivante.
- MELLOR (A.), *Nos frères séparés: les franc-maçons* . . . . . B-S**  
Remarquable étude, faite par un catholique, sur la franc-maçonnerie sur laquelle circulent bien des légendes. Documentation excellente. L'ouvrage est muni de l'imprimatur. Pour lecteurs cultivés.
- MORRIS (E.), *Les fleurs d'Hiroshima* . . . . . TB**  
Roman qui a pour thème la vie des survivants d'Hiroshima. Un Américain, venu dans le pays pour ses affaires, découvre peu à peu le drame affreux où se débat la famille japonaise qui l'a hébergé. Ouvrage d'une valeur littéraire moyenne, qui veut être un plaidoyer contre l'expérience atomique.
- NORD (P.), *Les Espions trop secrets* . . . . . B?**  
Roman d'espionnage, qui raconte les aventures professionnelles et la liaison de deux jeunes espions israéliens. Récit plein de dynamisme. Ouvrage très captivant. Liaison présentée en termes assez crus. Pour lecteurs avertis.
- PEARLMAN (M.), *La longue chasse* . . . . . B**  
Biographie d'Adolf Eichmann, l'exécutif de « la solution finale de la question juive ». Ouvrage captivant, bien documenté, et qui se veut objectif.
- POCCADAZ (R. de), *Le Moi-Soleil* . . . . . B?**  
Roman psychologique. Un ambassadeur-écrivain, parvenu à l'âge mûr, passe en revue sa
- vie passée et en constate l'inanité. Etude psychologique assez fouillée. Des ambiguïtés sur la religion et la morale.
- POMILIO (M.), *L'oiseau pris sous les voûtes* B?**  
Roman psychologique. Un prêtre s'interroge avec angoisse sur sa responsabilité vis-à-vis d'une pénitente qui s'est suicidée. Analyse poussée et poignante. Un ouvrage à réserver aux adultes formés.
- PRIVADIERE, *Sous le masque blanc* . . . . . TB**  
Roman. Un jeune médecin, exilé de Paris, travaille comme aide chirurgien dans une clinique d'Auvergne. Il a des aventures sentimentales, attiré à la fois par une jeune veuve perverse et par une infirmière de dix-huit ans, aussi franche que fraîche. Celle-ci finira par l'emporter. Intrigue banale traitée avec humour et poésie.
- SAVAGE (M.), *Un homme ne renonce pas* . . . B?**  
Roman qui se déroule dans les milieux de planteurs de tabac du Connecticut. Conflits d'affaires et aventures sentimentales sont étroitement mêlés. Ouvrage bien fait, d'un intérêt soutenu. Morale assez relâchée.
- TAGORE (R.), *Gora* . . . . . B**  
Roman à thèse qui démontre l'absurdité et le danger pour l'Inde du système des castes. Ouvrage profond, animé d'un intense sentiment religieux. Cette oeuvre de grande classe est à recommander largement dans les milieux cultivés.
- THOMPSON (R.W.), *Le prix de la victoire* TB-S**  
Ouvrage historique sur le débarquement en France de juin 1944, débarquement étudié sous l'angle des relations anglo-américaines. Livre bien documenté, de lecture assez ardue.
- VANIER (H.), *La mode et ses métiers, frivolités et luttes des classes 1830-1870* . . . . . B-S**  
Une histoire de l'évolution de la mode qui est en même temps une étude sociologique sur la condition de la classe ouvrière œuvrant dans les métiers du vêtement. Illustrations nombreuses. Ouvrage sérieux. Pour lecteurs cultivés.
- WALEFFE (P.), *La vie des grands musiciens* B?**  
Recueil d'anecdotes d'un goût douteux. Ouvrage superficiel qui s'attache au petit côté des grands musiciens.
- WHITTINGTON (H.), *Les Etrangers du vendredi* . . . . . D**  
Roman policier. Un homme est victime de policiers véreux. Histoire bien menée. Amoralité des personnages.

## SIGNIFICATION DES COTES

- M** C'est-à-dire *mauvais*: livres à proscrire. Les livres qui tombent sous les lois générales de l'Index sont cotés *mauvais*. Tous les livres à proscrire ne sont pas mis nommément à l'Index; il suffit qu'un livre tombe sous les lois générales de l'Index pour qu'on soit tenu, en conscience, de s'en interdire la lecture.
- D** c'est-à-dire *dangereux*: livres qui peuvent être dommageables à la majorité des lecteurs, soit à cause des implications doctrinales plus ou moins fausses qu'on y trouve, soit à cause de la licence morale qui s'y étale, soit à cause d'une grave indécence dans les descriptions.
- B?** c'est-à-dire *appelle des réserves*: ces réserves peu-

vent être plus ou moins graves. Cette cote s'applique à des volumes qui sont sains dans l'ensemble, mais dont quelques pages sont discutables, soit à cause des idées émises, soit à cause d'une certaine indécence dans les descriptions.

- B** c'est-à-dire *pour adultes*: les livres de cette catégorie n'appellent aucune réserve, mais ne conviennent qu'aux adultes. Quoique irréprochable, un livre coté B pourrait présenter certains dangers pour les jeunes qui n'ont pas l'expérience de la vie.

- TB** c'est-à-dire *pour tous*: livres qui peuvent être mis entre toutes les mains.

# Le Courrier des Lecteurs

« J'aimerais que vous me donniez un conseil à savoir: quel est l'âge ou l'année scolaire idéale pour la lecture des illustrés Tintin ?

Ma question vous semblera très simple peut-être. Mais les directeurs formant le comité de la bibliothèque font pression sur moi, m'incitant à les remettre à tout âge, soit à la 1ère, 2e et 3e années, qui les désirent beaucoup. Personnellement je considère qu'un enfant de 6 à 8 ans n'a aucun bénéfice à feuilleter un Tintin.

Qu'en pensez-vous ?

Merci de votre attention. » J.-M. B. (Lachute)

— Vous avez parfaitement raison. L'expérience courante révèle que si les enfants de 6 ou 7 ans peuvent être attirés par les images des Tintin, ils n'en lisent pas le texte dont le vocabulaire les dépasse. A mon avis, l'âge idéal pour la lecture de ces illustrés est de 9 à 12 ans. Si vous consultiez la brochure préparée par la Bibliothèque des Commissions scolaires, *Jeunes, voulez-vous des livres*, vous verriez que là aussi on conseille ces albums aux élèves de la 4e à la 7e année.

Je ne vois pas l'utilité de mettre trop tôt ces albums entre les mains des enfants; ce n'est pas qu'ils soient nocifs, bien au contraire. Mais l'écolier de sept ans qui les aura feuilletés sans les comprendre ne gardera-t-il pas l'impression de les avoir lus, et à cause de cela, aura-t-il encore le désir de les lire

à l'âge où il sera en mesure d'en saisir le texte ?

« J'aimerais savoir si les auteurs suivants ont publié un ouvrage récemment: Mme Germaine Guèvremont, Mme Yvette Mercier-Gouin et Claude-Henri Grignon.

Voulez-vous me dire de quels romans sont tirés les deux films *Les mains liées* et *Le Défroqué*? S'il vous plaît me donner les deux titres exacts et les auteurs.

Félicitations pour votre revue. Elle me plaît beaucoup et je la fais connaître à mes amis. » F. (Saint-Jérôme)

— Mme Guèvremont n'a rien publié depuis *Marie-Didace* qui date de 1947. Le dernier ouvrage de Claude-Henri Grignon remonte à 1936 et s'intitule *Précisions sur « Un homme et son péché »*. Quant à Mme Mercier-Gouin, je ne crois pas qu'elle ait publié quoi que ce soit récemment.

Les deux films dont vous parlez ne sont pas tirés de romans, mais ont eux-mêmes donné lieu à deux livres-films: *Le Défroqué* d'Hervé Le Boterf et *Les Mains liées* de M. l'abbé A. Vachet. Si j'avais un conseil à vous donner, ce serait de ne pas perdre votre temps à lire *Le Défroqué*: c'est un ouvrage mal fait, dont le message est douteux, et qui trahit le beau film dont il s'inspire (cf. *Lectures*, 22 janvier 1955, p. 76).

« Auriez-vous l'obligeance de me renseigner sur les livres d'Yves Thériault? Peuvent-ils être mis entre les mains de nos adolescentes? Agaguk par exemple? » E.D. (Verdun)

— Vous ne spécifiez pas de quelles adolescentes il s'agit: les livres conseillés à des adolescentes de Philo II ou de Rhétorique par exemple, ne sont pas les mêmes que ceux indiqués pour des élèves de 12e année. Quoi qu'il en soit, il est certain que des ouvrages comme les *Contes pour un homme seul*, *La fille laide*, *Le dompteur d'ours*, *Les vendeurs du temple*, et *Agaguk*, sont à déconseiller absolument à des adolescentes. *Aaron*, dans l'édition parue à l'Institut littéraire du Québec, est un ouvrage pour adultes, et vous pourriez le lire pour être en mesure de juger s'il convient à vos grandes élèves. Si vous voulez les initier à l'art de Thériault — qui est un de nos meilleurs écrivains à l'heure actuelle — je vous conseillerais de leur faire lire *Ashini*, qui est une fresque d'une grande beauté sur la vie algonquine. Si vous désiriez des renseignements supplémentaires sur les œuvres de Thériault, vous en trouveriez dans *Mes Fiches* (no 164, p. 31), *Lectures* (mai 1950, p. 538; février 1951, p. 306; janvier 1952, p. 218; juin 1954, p. 440; 1er janvier 1959, p. 131; mars 1961, p. 199), *Littérature canadienne-française* de S. Baillargeon, c.s.s.r. (2e édition, p. 455-460).



## FAITS et COMMENTAIRES

### *Louis de Wohl, écrivain catholique*

LUCERNE (CCC) — Louis de Wohl, écrivain catholique de grande réputation, est décédé subitement à Lucerne le 3 juin. Il avait 58 ans. Il venait de rentrer d'un séjour en Amérique et de mettre la dernière main à son roman historique consacré au Roi David.

Fils d'un diplomate hongrois, Louis de Wohl était né à Berlin le 24 janvier 1903. Il passa toute sa jeunesse dans la capitale allemande et y débuta dans la carrière littéraire; il relevait lui-même que, chose étrange, il n'avait jamais habité en Hongrie et ne savait pas le hongrois. Il écrivit son premier roman à l'âge de 21 ans, un roman sportif ayant pour héros principal un boxeur, champion du monde toutes catégories et, ajoutait-il, vingt-cinq ans plus tard j'ai écrit un autre roman consacré au champion du monde de l'esprit toutes catégories: saint Thomas d'Aquin.

De 1924 à 1935, Louis de Wohl écrivit trente-cinq romans d'aventure. A l'âge de trente ans, sa réputation littéraire était déjà faite, mais il ne put supporter le régime natio-

nal socialiste et partit pour l'Angleterre, où il ne connaissait personne et où personne ne le connaissait. Il apprit alors l'anglais et, en 1939, il était prêt à entreprendre une nouvelle carrière littéraire dans cette langue.

Cette année 1939 marqua également le début de la guerre. Louis de Wohl s'annonça comme volontaire, mais ne fut pas engagé comme soldat. Il était étranger et né à Berlin. Il lança alors son idée de la « guerre psychologique » et fut attribué à l'état-major britannique avec le grade de capitaine; étant encore de nationalité hongroise, il était le premier officier étranger appelé à servir dans l'armée anglaise. Ayant acquis la nationalité britannique, Louis de Wohl commença, la guerre terminée, une nouvelle carrière littéraire.

Cette carrière était nouvelle par deux aspects; ses ouvrages étaient désormais écrits en anglais et revêtirent dorénavant la forme de romans historiques dans lesquels l'histoire l'emportait largement sur la partie romancée. Louis de Wohl se

livrait à de savantes et patientes recherches avant de camper son héros et de présenter sa personnalité aux lecteurs. En outre, la guerre, déclarait-il lui-même, lui avait fait prendre conscience de sa foi. Il n'avait jamais abandonné la pratique de la religion catholique, mais les tragiques événements du conflit l'incitèrent à se mettre au service de la diffusion de l'idée religieuse, de la grandeur de la religion.

On a beaucoup écrit sur les saints, notait Louis de Wohl. Mais la plupart des volumes qui leur sont consacrés sont des ouvrages de pure édification. Il fallait donc présenter leur vie sous un autre point de vue, celui de leur personnalité — il faut être en possession d'une très forte personnalité pour devenir un saint — celui de leur action qui rencontre de nombreuses difficultés, celui de leur force de caractère, celui du rôle qu'ils ont joué dans l'histoire universelle.

Depuis la fin de la guerre, une vingtaine d'ouvrages sortirent de la plume de Louis de Wohl, notamment des romans historiques consacrés à saint Thomas d'Aquin, à saint Augustin, à saint François-Xavier, à saint Paul, à sainte Jeanne d'Arc, à saint François d'Assise, à saint Benoît, à sainte Catherine de Sienne, à l'empereur Julien l'Apostolat, à l'empereur Constantin, et à l'impératrice sainte Hélène, aux événements du Golgotha, à la bataille de Lépante, etc. Deux autres ouvrages sont achevés, consacrés l'un au Roi David, l'autre à Pie XII; ils sortiront de presse en automne 1961.

L'activité littéraire de Louis de Wohl lui avait valu de nombreuses distinctions; il était docteur *honoris causa* de l'université de Boston depuis 1954, grand officier de l'Ordre équestre du Saint-Sépulcre de Jérusalem depuis 1958, grand-croix du mérite de l'Ordre de Malte depuis 1960, commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand depuis 1959.

En 1949, Louis de Wohl avait émigré aux Etats-Unis où il avait

(suite à la page 95)

## Un écrivain à scandale à l'émission Premier Plan

Radio-Canada a jugé bon de consacrer une émission de Premier Plan à Christiane Rochefort, un écrivain français qui, jusqu'ici, n'a publié que deux livres, mais deux livres qui sont probablement parmi les plus ignobles qui déparent la littérature française contemporaine.

Le premier de ces livres, *Le Repos du guerrier*, paru en 1958, a soulevé l'indignation de bon nombre de Français. Présenté au jury du Prix Fémina, qui n'a cependant pas l'habitude de faire grand cas de la valeur morale des manuscrits qu'il couronne, cet ouvrage qu'un journaliste désignait comme un « saint-honoré d'ordures » n'avait pu obtenir les faveurs de ces dames. Commentant cet échec de Christiane Rochefort, Robert Kemp, le critique des Nouvelles littéraires, avouait : « Un livre assez atroce et dont l'impudeur évidemment rendait le choix difficile pour un jury féminin. Je ne suis pas pudibond : la critique littéraire deviendrait, en ce moment, une torture. J'avoue cependant que, sous une plume féminine, *Le Repos du guerrier* m'a souvent gêné. »<sup>1</sup> Peu après cependant l'ouvrage était couronné par le jury de la Nouvelle vague, et François Mauriac, glosant sur l'attribution de ce prix, déplo-

rait le « conformisme de la sexualité » qui gagnait la littérature, et où l'homme, livré aux puissances instinctives de la bête, menaçait de faire naufrage<sup>2</sup>.

Avec son deuxième ouvrage, *Les petits enfants du siècle*, publié au début de cette année, Mme Rochefort va encore plus loin, semble-t-il, dans l'exploitation du sordide et du nauséabond. Voici ce qu'en dit un autre critique français, Alain Palante :

« L'histoire minutieuse, complaisante et cynique de la dégradation d'un être humain a valu à Mme Christiane Rochefort, dès son premier livre, une notoriété plus rapide, mais de moins bon aloi que si elle l'eût attendue de son seul talent. Les petits enfants du siècle poursuivent avec un égal brio une veine aussi fructueuse, non même sans forcer encore la répugnance par quelque supplémentaire piment : il s'agit, en effet, cette fois de l'avilissement d'une enfant.

On plaint le lecteur à qui l'image — empruntée à une certaine mythologie littéraire actuelle — d'une petite fille souillée, ne donnerait pas de haut-le-cœur lorsqu'il se la représente dans la réalité. Et l'on se demande quels peuvent bien être les vrais sentiments d'un auteur qui s'applique à un tel dessein en le soulignant d'un inaltérable sourire. Perversité profonde ? Ou indifférence.

inconscience de gens de lettres, pourquoi tout est bon à la « littérature », et pourquoi les mots — avec lesquels il jongle — ne sont, après tout, que des mots ? On opte ici pour la seconde hypothèse : elle explique tout entier ce roman de propos « scandaleux ».<sup>3</sup>

Compte tenu de ces deux œuvres qui figurent au palmarès de Christiane Rochefort, comment ne pas s'étonner et s'inquiéter de ce que ce soit précisément sur cet auteur que Radio-Canada ait voulu attirer l'attention des téléspectateurs au cours d'une émission aussi importante que Premier Plan ?

L'expérience prouve que, à la suite de ce genre d'émissions, le public réclame, dans les librairies et les bibliothèques, les ouvrages des auteurs qui lui ont été présentés. Dans le cas de Christiane Rochefort, nous tenons à l'informer que ces deux ouvrages sont à proscrire.

R. L.

(1) *Les Nouvelles littéraires*, 27 novembre 1958, p. 2.

(2) *Le Nouveau Bloc-notes*, p. 54.

(3) *La France catholique*, 7 avril 1961, p. 3.

## Le grand prix de l'O.C.I.C.

ASSISE (CCC) — Le « Grand Prix » annuel de l'Office catholique international du cinéma (OCIC) a été décerné au film *Question 7*, du metteur en scène Stuart Rosenberg, des Etats-Unis. La remise du prix a eu lieu à Assise, à l'auditoire de Pro Civitate Christiana.

Pendant quatre jours, un jury in-

ternational, dirigé par Mgr Jean Bernard, président de l'O.C.I.C., et composé d'experts et de dirigeants nationaux des Offices catholiques du cinéma, a examiné attentivement dix films, dont certains ont déjà reçu un prix catholique au cours de l'année et d'autres qui, sans avoir participé à quelque festival cinématographique, ont été toutefois signalés à l'attention de la

présidence de l'O.C.I.C. par des secrétaires nationaux.

Pour la première fois, l'attribution du « Grand Prix » a été précédée d'une réunion de cinéastes, de critiques, d'acteurs et de metteurs en scène, réunion au cours de laquelle ont été discutés les problèmes techniques, moraux et spirituels du cinéma, à la lumière du thème « Cinéma et Evangile ».

## L'écrivain doit-il s'engager ?

On s'est posé la question, à la Ve Rencontre des écrivains, à Saint-Sauveur-des-Monts, en fin de septembre dernier. On a voulu reprendre, au Canada, le sens du mot engagement, tel qu'il est communément accepté aujourd'hui et que Jean-Paul Sartre a mis à la mode, au lendemain de la Libération. Les catholiques connaissent et pratiquent depuis des siècles l'engagement. Qu'on me permette d'exposer ici quelques brèves réflexions de tonalité chrétienne suscitées par le récent débat, écloses loin de son atmosphère irritante d'anticléricalisme latent.

Un écrivain s'engage d'abord comme homme, en prenant conscience de cette force intérieure qui le pousse à sortir de soi, à se consacrer à une tâche, à participer aux problèmes de la société contemporaine, bref, à jouer un rôle social.

Un écrivain chrétien doit davantage comprendre son rôle d'homme et d'enfant de Dieu; il est davantage invité à perfectionner l'œuvre finie de la création, sur la consigne que Dieu a donnée à Adam et qui n'a pas été modifiée, même si nous ne sommes plus au paradis terrestre: « Yahweh prit l'homme et le plaça dans le jardin pour le cultiver » (*Genèse* 2, 15). S'il est fidèle à ses « engagements » essentiels du baptême, il s'engage joyeusement dans la grande évolution de la création entière qui, des couches profondes de la matière, monte inexorablement vers les sphères de l'esprit pour rejoindre, avec le Christ, par Lui et en Lui, le Père de toutes choses, le créateur des êtres matériels comme des intelligences; il s'engage à coopérer à l'immense œuvre de fraternité, sur les chantiers de Dieu.

En tant qu'écrivain, il doit « s'engager » tout particulièrement à l'égard de la *vérité* et de la *beauté*.

Devoir primordial de respecter la *vérité*, sous toutes ses formes: vérité théologique, philosophique,

historique, psychologique, etc... Vénérer la vérité, la rayonner, c'est faire œuvre de charité intellectuelle. La vérité nous rend libre, a affirmé le Christ (*Jean* 8, 32). Mais rappelons-nous cette pensée de Tagore, dont le monde entier commémore, cette année, le centenaire de naissance: « L'illusion seule est aisée. La vérité est toujours difficile. »

Rechercher et exprimer la *beauté*, sous toutes ses formes. Ne pas être une « âme habituée », comme le demandait Charles Péguy. Être disponible à tout nouvel aspect de la beauté. S'engager, c'est croire à la valeur de l'art. La difficulté pour le lecteur comme pour le critique, c'est de reconnaître une véritable beauté sous une forme nouvelle. En effet, comme tout homme a un passé, tout lecteur ou critique a un passé d'habitudes, de culture, de références qui lui donnent des clés pour déchiffrer les œuvres, mais qui parfois ne lui servent plus et le laissent pantois devant une œuvre originale, irréductible à celles qui l'ont précédée. Dans un récent volume de critique, *Préférences*, Julien Gracq montrait que nous avons aujourd'hui deux littératures, une littérature d'héritiers et une littérature de novateurs: les héritiers ont un peu trop peur de ce qui a l'air nouveau et les novateurs de ce qui a l'air d'un héritage. Entre ces deux classes de gens ou d'amateurs de lettres un dialogue ne peut-il pas s'établir? A l'occasion de la parution du livre de Julien Gracq, l'excellent critique du *Figaro littéraire*, Robert Kanters, faisait ces réflexions pertinentes: « La recherche de la nouveauté est un réflexe de vieillard. C'est la recherche de la beauté et de la vérité qui est un instinct de la jeunesse. La beauté! la vérité! Comme je suis ridicule! Eh bien, tant pis! Si la littérature respire mal parce qu'elle est déracinée, il faut la replanter en terre. Si elle a le souffle très court, il faut soigner le cœur. » Un autre critique, l'abbé

Charles Møller, prétend que si « l'homme moderne a perdu le sens de la beauté, [c'est] parce qu'il a perdu le sens de Dieu ».

L'écrivain se retranchera-t-il fièrement derrière le seul écran de la *beauté*? ou bien la *vérité* le poussera-t-elle à l'action intellectuelle? le dirigera-t-elle vers ce qui paraît le *bien*, tel que l'amélioration du sort des hommes dans telle situation?

La devise de l'écrivain pourrait se formuler ainsi: « servir en éclairant », devise des apôtres du vrai; « servir en élevant », celle des chantres du beau; « servir en stimulant », celle des hérauts du bien et de l'action. Heureuse l'âme de l'écrivain qui peut irradier, comme du même poste émetteur, cette triple mission!

Par ses nécessaires fonctions d'ordre spirituel, l'écrivain, que ce soit par la littérature d'action ou de création, devient ainsi un fidèle serviteur de son pays, tout comme, dans le domaine économique, l'industriel ou le coopérateur servent, à leur façon, leur pays.

Quant à ceux qui ont la manie de critiquer à propos de tout et de rien, ne pourraient-ils pas trouver la solution de leurs mécontentements comme de leurs soucis en mettant en pratique la frappante formule d'un professeur de New York (M. Reinhold Niebuhr, professeur à l'*Union Theological Seminary*): « La sérénité d'accepter les choses que je ne puis changer; le courage de changer celles que je peux changer; la sagesse de connaître la différence entre les deux »?

Ceux de nos intellectuels qui ont toujours à la bouche les mots de liberté et de libération en ce qui regarde le peuple canadien-français, particulièrement en ce qui regarde les questions d'éducation, oublient-ils les paroles du Frère Untel, qui est pourtant leur paragon? « J'écris aussi pour bien établir qu'il est possible de dire ce qu'on pense.

Pour bien établir que toute vérité est bonne à dire. Mon idée à moi, c'est que nous sommes plus libres que nous ne le pensons; *c'est pas la liberté qui manque, c'est le courage de prendre les libertés que l'on a* [c'est moi qui souligne]. Nous pleurnichons sur la liberté absente et nous n'avons même pas essayé la liberté. Nous sommes un peu comme ce chien d'un conte de Jules Renard: nous flairons une chaîne qui ne nous retient peut-être plus. Ici je commets un canadianisme: tout d'un coup qu'on serait libres? » (*Les insolences du Frère Untel*, p.83s.)

Romain LEGARE, o.f.m.

## LOUIS DE WOHL

(suite de la page 92)

été appelé à collaborer à des productions cinématographiques, à la radio et à la télévision; partout ses connaissances historiques lui valurent une grande réputation et un succès mérité. Ce qu'il disait, ce qu'il écrivait était vrai et mis au service de la vérité. Depuis quelques années, il avait acquis une résidence à Lucerne et il partageait son existence entre les États-Unis et la Suisse. C'est à Lucerne que la mort vint l'arracher brutalement à une activité aussi fructueuse que consciencieuse et couronnée de succès.

## INDEX DES AUTEURS

- |                                       |                           |
|---------------------------------------|---------------------------|
| ADOUR (P.), p. 84                     | MALCOR (R.), p. 90        |
| AGEE (J.), p. 89                      | MARTIN VIGIL (L.), p. 83  |
| BAALBAKI (L.), p. 89                  | MATT (L. von), p. 80      |
| BACCOUCHE (H.), p. 89                 | MELLOR (A.), p. 90        |
| BELLEGARDE (S.), p. 89                | MORRIS (E.), p. 90        |
| BLANCPAIN (M.), p. 89                 | NORD (P.), p. 90          |
| BOHMLER (R.), p. 89                   | PEARLMAN (M.), p. 90      |
| *** <i>Le Canada français</i> , p. 73 | PETRIN (L.), p. 77        |
| CARRIERE (J.-C.), p. 86               | PICON (G.), p. 80         |
| CARROUGES (M.), p. 84                 | POCCADAZ (R. de), p. 90   |
| CLEMENCE, p. 87                       | POMILIO (M.), p. 90       |
| CRISENOY (M. de), p. 86               | PRIVADIÈRE, p. 90         |
| DAOUST (A.), p. 77                    | RITZEN (Q.), p. 82        |
| DELIUC (L.), p. 87                    | RIVARD (A.), p. 67        |
| DURRENMATT (F.), p. 89                | ROUSTANG (F.), p. 80      |
| FABRICIUS (J.), p. 89                 | SAINTE-MICHEL (Y.), p. 82 |
| FIRNER (W.), p. 89                    | SAINTE-LOUIS (J.), p. 77  |
| FOLLEREAU (R.), p. 89                 | SAINTE-ONGE (P.), p. 79   |
| FREZIGNAC (J.), p. 89                 | SAVAGE (M.), p. 90        |
| GASCAR (P.), p. 89                    | STEINMANN (J.), p. 69     |
| GODDEN (R.), p. 89                    | TAGORE (R.), p. 90        |
| JACQUES (J.-P.), p. 87                | THERIAULT (Y.), p. 78     |
| JEAN XXIII, p. 76                     | THERIO (A.), p. 78        |
| LAFONT (G.), p. 71                    | THOMPSON (R.W.), p. 90    |
| LA GUERIVIERE (J. de), p. 90          | VANIER (H.), p. 90        |
| LECLERCQ (J.), p. 85                  | VIER (J.), p. 82          |
| LELONG (M.-H.), p. 90                 | WALEFFE (P.), p. 90       |
| MACLEAN (A.), p. 90                   | WHITTINGTON (H.), p. 90   |

## LECTURES

REVUE MENSUELLE DE CULTURE ET DE  
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

SERVICE DE BIBLIOGRAPHIE  
ET DE DOCUMENTATION DE FIDES

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 — Un. 1-9621

Direction: R.P. Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction: Rita LECLERC

*Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication.*

Abonnement annuel: \$2.00

Le numéro: \$0.20

Publication approuvée par l'Ordinaire



## Quelques pensées d'un flâneur...

Il y a des visages qui ont peu d'expression, comme des vocabulaires à peu de mots.

\*  
Le lierre comme l'ennui enveloppe doucement ce qui ne bouge pas.

\*  
Avec les restes de son premier coucher de soleil, le créateur a fait le flamant rose; l'aigle, avec un reste de tempête et la colombe avec un peu de paix qu'il avait ébauchée. Le pingouin, c'est raté. Le perroquet c'est une drôlerie; le rossignol, un poème; le hibou, une trouvaille; l'autruche, une farce; le vautour, une laideur; mais le moineau, c'est du génie.

\*  
Dieu me préserve jusqu'à la mort du regret et de l'amertume, ces deux pages de la vieillesse.

\*  
Une feuille c'est rien du tout. Il y en a des milliards dans les arbres. « C'est un organe végétal parcouru de nervures fixé à une tige qui porte le limbe vert » dit le dictionnaire. « Et les stomates de l'épiderme des feuilles font des échanges d'oxygène, de gaz carbonique, de vapeur d'eau entre le végétal et l'atmosphère ».

Un rien quoi ! Mais il faut le faire. Qui l'a fait ? Qui a fixé ces lois ?

\*  
Redessiner une ville sur une carte, raser 20,000 taudis et y mettre des parcs, y amener des rivières, planter des millions d'arbres et enfouir la circulation sous terre; aller jusqu'au bout de son imagination, donner sa maison à chaque ouvrier avec jardins et chèvres. Faire surgir mille hôpitaux, mille théâtres, mille universités, mille restaurants gratuits. Cela est moins coûteux que de voter la plus petite des guerres.

\*  
Il ménageait son cœur, ses pas, son foie, ses yeux, il est mort presque pas usagé. Comme on ménage la jolie nappe, l'argenterie et la verrerie dans le placard, et puis le feu arrive...

\*  
Comme les jolies dames à la terrasse d'un café, les fleurs ont ouvert leurs parasols et la taille fine dans leurs robes à plis se chuchotent leurs ennuis de fleurs en fumant des parfums dans des tiges. L'une se plaint des visiteurs nocturnes (les araignées), l'autre des bourdons qui rasant son toit comme des avions, l'autre d'une épine au cœur, l'autre de l'incompétence du garde-jardin (une mouche à feu) et celle qui ne parle pas, la plus heureuse, cache sous sa feuille, un cocon de chenille. Elle est enceinte d'un papillon ! Les criquets en livrée font le service à cette terrasse et c'est bien joli.

\*  
Autrefois les troubadours vivaient de l'air du temps, aujourd'hui de tant par air.

\*  
Même gradé, le sage restera les pieds sur la terre. Il laissera les juchoirs à la volaille.

\*  
Le soleil aurait-il des filles ? Des filles qui n'aiment pas le lit comme les aurores boréales ?